

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnement (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les mandats non cashés ne sont pas reçus.

« Le plus court croquis en est du plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

Après l'héroïque défense du fort de Vaux

UN CHEMIN DERONDE AUTOUR DU FORT DE VAUX



L'ENTRÉE D'UNE CASEMATE DU FORT



SUR LES RUINES DU FORT

Les Allemands, après avoir sacrifié un nombre considérable de leurs soldats, se sont emparés du fort de Vaux. Mais ils ne vont pas au delà et nous occupons fortement les positions immédiatement adjacentes. Ce fort n'est plus actuellement qu'un amas de terre bouleversée. C'est sur ce mamelon battu par une furieuse artillerie que s'est maintenu plusieurs jours, avec un héroïsme que souligna le communiqué, le commandant Raynal, promu commandeur de la Légion d'honneur pour son admirable vaillance, et au sujet de qui on reste sans nouvelles depuis la perte du fort.

LE SECRET en temps de guerre

Des notes d'une certaine naïveté, communiquées à la presse anglaise, nous font savoir que le voyage de lord Kitchener en Russie avait été tenu secret. D'autres notes, dans la presse française cette fois, nous annoncent une séance secrète du Parlement. Toute la question est de savoir si un secret collectif, en temps de guerre, a chance d'être bien gardé, s'il existe un ensemble de mesures possibles rendant les fuites impossibles, ou, au contraire, si l'idée d'un tel secret en commun est pratiquement irréalisable.

Il y a lieu de considérer les circonstances extérieures du secret et son mécanisme en quelque sorte intérieur.

Sans verser dans aucune exagération systématique ou inspirée par l'esprit de parti, on doit remarquer que les Allemands ont conservé en Angleterre comme en France, comme en Russie, comme en Italie, des tenants et aboutissants. Je ne parle pas seulement des naturalisés, demeurés allemands de cœur et de par la loi, ainsi que par le langage et les affinités ou attaches financières. Mais il faut aussi faire entrer en ligne de compte la clientèle de ces naturalisés, en relations d'affaires avec eux depuis de longues années et qui se refusent à croire à leur nocivité. Sans oublier leurs serviteurs et leur entourage immédiat. Toutes ces personnes constituent, pour l'Allemagne et l'Autriche, des sources précieuses de renseignements, soigneusement colligés et utilisés. Par ailleurs il existe, en France comme en Angleterre, une doctrine politique d'après laquelle la guerre est limitée aux belligérants, et l'état de guerre ne change rien aux conditions et relations juridiques ou commerciales des non-belligérants. Le malheur est que la conception allemande de la guerre est à l'opposé de ces vues de l'esprit. La nation allemande tout entière considère, depuis le premier jour, qu'elle est, dans toutes ses branches et ramifications, en état de guerre et employée à la guerre. L'Allemagne a mobilisé ses naturalisés sur place, dans les pays mêmes qui les hébergeaient.

Dans ces conditions, et vu la multiplicité des infiltrations allemandes en Angleterre comme en France, il semble bien difficile qu'un secret, quel qu'il soit, ne transpire pas dans un délai de... Si secret que fût le projet de voyage de lord Kitchener, il était connu de ses compagnons, qui ont trouvé la mort avec lui, et connu de toute la domesticité des voyageurs. Le calcul des probabilités nous laisse entrevoir les chances malheureuses de divulgation qui résultaient d'un semblable éparpillement et l'inévitablement de la fermeture hermétique. Entre ceux qui avaient intérêt à savoir et ceux qui étaient capables de commettre une imprudence de conversation, les courroies de transmission étaient toutes prêtes. Aucun esprit sensé n'admettra qu'elles n'aient pas fonctionné. La vie de lord Kitchener était guetée et menacée en raison des embarras qu'elle donnait au gouvernement allemand. Sa lèze était virtuellement mise à prix. Il n'y manquait que l'occasion propice. Les forces de rupture du secret étaient donc infiniment supérieures aux forces de maintien du secret, et l'événement l'a bien fait voir. Il eût sans doute été plus prudent de la part du héros anglais — car Kitchener fera, devant l'histoire, figure de héros, au sens où Carlyle prenait ce mot — d'annoncer un départ personnel et officiel, à bord d'un croiseur de l'Etat et de partir, au contraire, mêlé à la foule des voyageurs, sur un bateau ordinaire. Un tel procédé eût certainement dépeint davantage la criminelle curiosité des Allemands d'Angleterre.

Mais le mécanisme intérieur du secret ne comporte pas de risques moindres. Quand Hamlet a vu le spectre de son père, il recommande à ses amis, en quelques paroles inoubliables, de ne faire aucune allusion à l'événement, même par métaphores ou réticences transparentes. Il leur fait prêter serment sur ce point. C'est que, en effet, la confiance d'un homme important par son rang et son rôle dans l'Etat enorgueillit celui qui la reçoit. La confiance se sent augmentée, son sang circule avec plus de chaleur. Il a une tendance naturelle à faire connaître à ses voisins les flatteuses circonstances de ce qu'il considère comme un privilège. D'où un suitelement de petites imprudences de langage, colportées bientôt de la même façon, que corsent à l'occasion un bon dîner, un verre de porto en trop. La discrétion humaine est chose fragile. Il convient de ne pas lui remettre son existence. Cette psychologie habituelle du secret mal gardé avait, en l'occurrence, autour d'elle, la pression des nécessités tragiques de la guerre, cette ambiance de drame et de mort que nous subissons tous plus ou moins

et qui donne au silence des enfants quelque chose d'alarmé et de douloureux. Tout concourait ainsi à menacer une vie illustre, intrépide et précieuse. Sans compter cette fierté naturelle et suicidaire qui poussa Jules César à aller au Sénat malgré tant d'avertissements amicaux : « César et la Fortune sont deux lions nés le même jour, mais César est l'aîné et César sortira... » Il y a, au sein de la grandeur, quelque chose qui se retourne contre la grandeur. Un Kitchener, habitué à braver les éléments et à regarder la mort dans les yeux, devait dédaigner les conseils de la prudence et se ruer des ciseaux de la Parque.

Telles sont les causes, diverses mais concordantes, qui rendent actuellement illusoire un secret de quelque importance. Sauf le cas de soudaineté. Si lord Kitchener avait pu s'embarquer, avec ses compagnons, dans le quart d'heure qui suivit sa décision du voyage en Russie, il aurait eu de grandes chances d'échapper aux torpilles allemandes. Car il courait alors devant son risque. Au contraire, les chances adverses étaient exactement proportionnelles au temps écoulé entre la détermination et la réalisation. Sans doute ne connaissons-nous jamais le dispositif des divers anneaux de la chaîne allemande qui conduisit à cet assassinat. On peut conjecturer trois ou quatre éléments bien placés, pas davantage, entre l'imprudent bavardage et le déclenchement du lance-torpille qui amena la catastrophe.

La moralité de ce malheur public, que Français et Anglais devront méditer, c'est que, suivant le conseil du Sage, il faut se souvenir de se méfier. En temps de guerre, le secret qui dépasse un cercle de trois personnes — et encore — devient vite celui de Polichinelle.

Clvis.

Ce que l'on dit

En attendant...

... « Après la guerre, la France aura besoin d'avoir plus d'enfants pour réparer ses pertes et pouvoir profiter de la place que sa victoire lui aura faite au soleil. Mais, dans les conditions actuelles de la vie sociale, c'est la communauté qui a intérêt à maintenir le niveau de la natalité. L'individu envisage la question en sens contraire : il réclame le droit de vivre pour lui, le mieux possible... Par conséquent, si la communauté veut des enfants, il faut les payer. »

La netteté cynique avec laquelle le problème est posé à quelque chose de scandaleux. Or ces phrases sont de moi : elles ont paru dans Excelsior il y a environ un an, et je ne retire rien de ce que j'ai écrit alors.

Je suis même bien fier des alliés que j'ai trouvés, — nous avions travaillé chacun de notre côté, sans nous connaître, « à la française ».

C'est d'abord M. Bénazet, député, qui a déposé une proposition de loi tendant à instituer, dès le 1^{er} janvier 1917, des primes à la natalité en faveur de toutes les mères et de tous les pères de famille.

M. Bénazet propose d'accorder à chaque mère 500 francs pour chacun de ses deux premiers enfants vivants, 1,000 francs pour le troisième, et 2,000 francs pour le quatrième. De plus, le père bénéficiera d'une prime de 2,000 francs s'il présente à la mairie au moins quatre enfants vivants dont il assure d'une façon continue l'existence.

C'est ensuite M. Loustalot, député des Landes, qui, au moyen d'accords passés avec des maisons de commerce et des établissements industriels, se propose d'organiser un système de dots de versements pour chaque naissance, et de secours en cas de décès, constitué par les prélèvements faits sur les bénéfices des maisons dont les ménages associés seront les clients.

Pour les naissances, 500 francs seront assurés au premier enfant, 700 au second, 900 au troisième, 1,100 au quatrième, soit 3,200 francs; puis, 1,300 francs pour le cinquième, et 1,500 francs pour le sixième.

Il faut remarquer que les résultats des deux propositions s'ajouteraient sans se confondre.

L'idée est désormais en marche. Rien ne l'arrêtera plus.

Pierre Mille.

Sous la rubrique « A-t-il changé ? », Excelsior exhumait, il y a quelques semaines, le premier acte parlementaire d'un homme qui ne fut, certes jamais, ni élément ni sot. Ce jeune député, le 4 mars 1871, avait déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale une pétition du Club positiviste de Paris, deman-

dant que la Corse cessât immédiatement de faire partie de la République française.

Commentant ce « rappel historique » peu de jours après, M. A. de Pianelli, dans le journal le Colombo, d'Ajaccio, publia notre texte et l'accompagna d'un développement personnel, beaucoup plus... inoffensif que notre information elle-même.

La censure d'Ajaccio a supprimé l'article.

Aussi devons-nous, une fois de plus, poser la question, après tant de nos confrères à qui pareille mésaventure arriva : « Comment admettre qu'une information puisse être lue à Paris et doit être soigneusement tenue secrète en Corse ? »

C'est ce système des deux poids et des deux mesures que ne comprendront jamais et jamais ne toléreront sans protester les journalistes de Paris, d'Ajaccio et d'ailleurs.

Les Bruxellois furent, l'autre dimanche matin, douloureusement impressionnés en voyant arriver dans leur ville, accompagnés d'Allemands en nombre, des Anglais et encore des Anglais sans armes. Ils étaient beaucoup, ces braves, beaucoup trop, et les Belges enrageaient d'essayer, sans y réussir, de compter tant de malheureux prisonniers.

Les nouveaux arrivés furent groupés sur une place et autour d'eux la population s'empressa. Maintes personnes adressaient déjà la parole aux captifs et prodiguaient le meilleur de leurs consolations à ces soldats en kaki et casquette, lorsque la vérité éclata, d'un coup.

Répondant d'une parole brusque et en un langage inconnu, les « Anglais » dénoncèrent leur véritable nationalité. Ils étaient Bulgares, et les plus mauvais Boulgares qui fussent.

Dans l'instant, les Bruxellois s'éloignèrent de ces ennemis maquillés en alliés. Mais leur méprise avait été complète.

Qui donc a dit qu'on pouvait faire à Paris même tous les pèlerinages ?

Pour se trouver près des îles Orcades, où s'acheva de façon si dramatique le destin de lord Kitchener, il n'est pas besoin de quitter le boulevard. Un marchand de tableaux, bien connu du Tout-Paris, y expose une vue des Orcades, due au pinceau d'un de nos vieux maîtres, et une foule silencieuse stationne devant la vitrine. On vend, dans un magasin de bibelots, des coquillages ramassés sur les plages orcadennes, où les pêcheurs en font commerce — et depuis deux jours les Parisiens achètent ces grandes coquilles grisâtres pour écouter gronder dedans l'écho de la mer qui a tué.

Enfin, d'anciens écrans en paille des Orcades ont été ressortis et voilent les lumières dans le salon d'un de nos plus célèbres diplomates.

Petites manifestations d'un profond sentiment ! L'intérêt ému que Paris prend désormais à ces îles désertes, devenues le tombeau du grand chef anglais, est le plus délicat hommage qu'il puisse lui rendre !

L'autre jour, lorsque est revenu l'anniversaire de la première ascension aérostatique des Montgolfier, de nombreux ballons ont été lâchés sur ces plateaux crayeux de l'Ardèche où naquirent les deux Montgolfier, et où ils lancèrent, le 4 juin 1782, « leur ballon d'essai ».

Le Massif central, qui s'enorgueillissait d'avoir donné le jour à ces deux précurseurs de l'aéronautique, est fier à présent de proclamer Gilbert fils du terroir, et c'est notre aviation même qu'ont célébrée les pâtres aux alentours de Prignac, de Tournon, d'Annonay.

Ils ont poussé la pitié du soutien jusqu'à servir, pour gonfler leurs ballons, des mêmes substances que les Montgolfier : ils ont fait brûler de la paille hachée et de la laine cardée. Dans un joli ciel clair, balayé par le mistral, les ballons « indiens de l'antique » s'en sont allés...

S'ils rencontrent en chemin quelque diable ou quelque biplan, ils sont capables d'en crever de stupeur !

Pour les vacances de la Pentecôte, acheter à vos enfants les charmantes publications de la Librairie Larousse : la merveilleuse Encyclopédie de la Jeunesse, Qui ? Pourquoi ? Comment ? et les Livres Roses de la Guerre. Un concours, doté de nombreux prix, est ouvert dans chacune de ces publications et constituera un passe-temps extrêmement attrayant pour la jeunesse. (Chez tous les libraires et dans les gares.)

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Le Ciel m'a réservé cette semaine une sensible joie de cœur : j'ai reçu la visite de mon bon camarade Meyer, avec qui je m'entends si bien, ayant mêmes origines, même rang social, même culture, même profession, élevés ensemble. Malheureusement, depuis l'âge viril, nous a séparés le destin : car il voyage pour la blonde et la brune (sous-entendu l'écaïlle), et ce n'est pas, hélas ! ma partie.

Florimond (familièrement je le désigne par le petit, de préférence au patronyme, et ainsi m'appelle-t-il Julius, ou même Julo, s'il s'attendrit), Florimond débarqua donc samedi matin de Zurich, pour ses besoins de commerce ; mais ils n'interdisent pas l'honnête divertissement. Chaque chose en son lieu ! A demain les affaires sérieuses ! Notamment un samedi, que toutes les maisons qui se respectent mettent dès midi la clôture, et la Bourse même est fermée en juin.

Nous primes en conséquence musser tout ce premier jour. Je l'emmenai ensuite dîner, ayant pour le soir des intentions de cinéma, et je payai le premier écot, comme il se doit. C'est à charge de revanche.

Je l'emmenai, comme je connais les bons endroits — fine gneule à Julius Schenzzli, non moins fine Meyer Florimond — chez un marchand de vins, quartier des Moulins et Petits-Champs. Ne vous récriez pas : il n'est que d'apparence masqué. Il ne l'est pas autant qu'un ladre souhaiterait, pour les cotes de la speisekarte et du weinlist ; mais une hirondelle ne fait pas le printemps, et je vous recommande la Vosne-Romanée si vous y allez faire la débauche, en vous autorisant de mon nom.

Ce n'est pas sur un lapis de Turquie, pour citer le bon La Fontaine, que se trouva mis le couvert, mais je laisse à penser la vie, u. s. w. La fantaisie fut reine de l'entretien. Nulle contrainte, ni logique. L'intellect ne perdit pas ses droits. Non plus la passion que doit même un neutre apporter aux événements historiques du jour. Nous ne craignîmes pas de penser tout haut, sans le ménagement que neutralité comporte. Bah ! vous êtes orfèvre, monsieur Josse ; et deux neutres éprouvés qui se répondent comme bergers de Théocrite ou de Virgile, n'est-ce pas en dernière analyse même chose qu'un soliloque ?

Seul danger serait l'écaïlle : Florimond et Julius ont bonne vue, et ils avaient promené leurs regards tout à l'entour sans découvrir le périscope de nul témoin. En confiance : on dauba même sur les Grecs ! Pour neutres tels que nous, n'est-ce pas effronterie ? Puis, par politesse, je feignis de m'intéresser à la spécialité de mon hôte, et je lui dis :

— Hein ! Florimond, la tortue, ça ne doit pas aller fort, pour l'heure ?

Il me répondit, judicieux autant que malin, que ça peut aller dans l'écaïlle, sans aller dans la tortue, et réciproquement, vu que l'une est une chose, l'autre une autre, non incompatibles, mais différentes, et la chimie allemande est une troisième chose, ou plutôt une grande science créatrice. J'approuvai, hochant la tête.

Détournant alors la matière, il me demanda gracieusement des nouvelles de Madame. Ici, par digression, je m'excuse d'avoir différé si longtemps toute allusion à mon épouse, comme si je la haïssais même de ma pensée. Je proteste ! L'explication est autre. Que noterais-je ici de Madame, puisqu'elle est demeurée au loin, crainte des horreurs et périls de la guerre ?

Rendant à Florimond son attention gracieuse (il est aussi marié), je lui dis :

— Et toi, as-tu déjà fait ton achat pour Madame ?

— Non, me dit-il, comme tu as vu, puisque dès la station tu ne m'as pas quitté.

Je dis :

— C'est juste !

— Mais, poursuit Florimond, je ferai l'emplette du cadeau-souvenir lundi. Et si tu veux bien me guider, j'ai confiance.

— Volontiers, dis-je, mais quel article ?

— Je n'ai pas l'embarras de l'idée, mais seulement du choix, dit Florimond. Madame a désigné expressément l'objet de son envie, spécialité de luxe parisienne, comme tu présumes.

— Mais encore ? dis-je.

— Madame, dit-il, veut dorénavant porter à son bras une amulette-ridicule, comme les élégantes.

— Tu en trouveras de telles, dis-je, dans le premier magasin de nouveautés. Toutefois, je pourrais par des connaissances te procurer les rubans à meilleur compte.

— Quels rubans ? dit Florimond.

— Pour suspendre, dis-je.

— Ce n'est pas le dernier genre, dit Florimond.

Madame exige l'anneau d'écaïlle pour le passer à son poignet.

— Eh bien ! dis-je, l'écaïlle, c'est la partie.

— Penses-tu, dit Florimond, que Madame voudrait porter sur elle la sale camelote allemande que je place ? Non pour les clients, non pour l'épouse ! Madame veut de l'écaïlle française et naturelle, qui est de la tortue.

P. C. C.

Abel Hermant.

LA SITUATION MILITAIRE

Violentes attaques devant la ferme de Thiaumont et à la cote 304

LES RUSSES FRANCHISSENT LE STYR

Devant Verdun, l'ennemi a renoncé momentanément à ses vaines tentatives pour progresser dans la région du fort de Vaux. Il a reporté son effort à l'autre extrémité de la ligne de hauteurs dont le fort occupe la pointe orientale. Ses attaques se sont succédé sans relâche, de part et d'autre de la ferme de Thiaumont. Elles ont été constamment repoussées avec de lourdes pertes à l'ouest de la ferme, mais nous ont enlevé une tranchée à l'est, dans le ravin où passe le chemin de Douaumont à Bras.

Cette ligne de hauteurs forme elle-même le premier gradin d'une seconde ligne plus élevée et jalonnée par la cote de Froide-Terre, la colline qui domine le village de Fleury, le fort de Souville et le fort de Tuvannes. Cette seconde ligne atteint la même altitude que le plateau de Douaumont ; le fort de Souville, notamment, est à la cote 388, comme le fort de Douaumont. La défense en a été organisée très solidement, et l'ennemi en est séparé encore par deux kilomètres d'un terrain difficile, constamment battu par les feux de nos positions dominantes. Or, il lui a fallu trois mois pour parcourir les douze cents mètres qui séparent la ligne où il était parvenu à la fin de février de celle qu'il occupe aujourd'hui.

La bataille de Verdun est donc loin d'être terminée, et les destins en sont encore soumis à plus d'une éventualité.

Dans la journée d'hier, l'ennemi s'est contenté d'attaquer nos positions de la cote 304, sans aucun succès d'ailleurs, et n'a prononcé sur la rive droite de la Meuse aucune action d'infanterie.

Sur le front anglais, l'ennemi a montré ces jours-ci quelque activité dans le secteur d'Ypres. Ses attaques, qui d'ailleurs n'ont obtenu que des résultats insignifiants, doivent être considérées comme de simples démonstrations.

L'offensive russe continue à se développer aux deux ailes. En Volhynie, après la prise de

Lutsk, nos alliés ont franchi sur plusieurs points le Styx et son affluent de droite l'Ikva, qui passe à Dubno. Le recul des Autrichiens est de plus de 25 kilomètres. Il est peu probable qu'une telle distance de leur front primitif ils possèdent de fortes organisations défensives, que la nature marécageuse du terrain rendrait d'ailleurs fort difficiles à établir.

En Galicie, après avoir progressé au sud du Dniester, nos alliés ont complété leur succès : ils ont occupé les hauteurs que les Autrichiens gardaient encore au confluent du Dniester et de la Strypa, en enlevant de puissantes orga-



nisations entre Trybuchowce et Jastowiec, au sud de Buczac. Il est probable qu'une forte attaque sur le centre, dans la direction de Brody d'abord, puis de Lemberg, succèdera au mouvement victorieux des ailes.

Jean Villars.

LA VICTOIRE RUSSE se développe

Nos alliés font 14.000 nouveaux prisonniers

Pétrograd, 9 juin. — Les succès des troupes russes en Volhynie et en Galicie continuent.

Un communiqué du général Broussiloff annonce que 14.000 nouveaux prisonniers, dont 180 officiers, ont été capturés.

(Voir nos dépêches en dernière heure.)

Une mission du grand-duc Michel en Roumanie



La Deutsche Tageszeitung annonce de Bucarest que le grand-duc Michel de Russie arrivera dans quelques jours dans la capitale roumaine.

La Grèce démobilise

Heureuses conséquences d'une politique énergique

Les Alliés viennent d'éprouver, avec la Grèce, que l'on gagne beaucoup à aller droit son chemin et à maintenir fermement son point de vue. Ah ! si l'on avait été aussi net et aussi énergique avec quelques autres Etats orientaux ! Que l'Entente se fut épargnée de déceptions et aussi de contretemps graves qui ont eu leur répercussion sur la guerre !

Il était bien évident que, tout en poursuivant sa politique de concessions aux empires du Centre, le roi Constantin ne manquait pas d'être assiégé par certaines préoccupations. Il n'ignorait pas les moyens dont disposaient les Alliés vis-à-vis de son royaume, et il a dû plus d'une fois soumettre ses inquiétudes au ministre d'Allemagne. Chaque fois, de Berlin, on s'empresait certainement de répondre : « Ils n'oseront. » Bien des choses ne sont survenues dans la politique européenne, non seulement dans ces derniers mois, mais dans ces dernières années, que parce que la croyance trop générale était que l'Entente n'oserait jamais.

L'Entente a osé, cette fois, et l'audace lui a réussi. D'abord, en droit et en fait, elle le pouvait mille fois. Les Alliés, dans cette affaire, ont tout pour eux : la parole donnée par la Grèce, l'engagement solennel de « neutralité bienveillante », et aussi les traités, le droit international public, — sans compter les sanctions efficaces et positives. Les puissances auxquelles la Grèce doit l'existence, qui ont apporté à la Grèce, au siècle dernier, après l'avoir délivrée, la garantie de leur signature, ne pouvaient permettre plus longtemps que leurs titres fussent tenus pour négligeables. Le roi de Grèce a pu feindre d'oublier les conditions qui avaient été mises autrefois à la naissance de son royaume par la France, par l'Angleterre et par la Russie. La France, l'Angleterre et la Russie ne pouvaient pas négliger plus longtemps l'exercice d'un droit qui leur appartient d'une manière incontestable.

Ce rappel aux obligations qui découlent des traités a été accompagné de toutes les sanctions qui, sans causer de tort à la Grèce, sans la brutaliser inutilement, convaincront son gouvernement qu'il n'a plus à chercher d'échappatoire. Et, déjà, le roi Constantin et M. Skouloudis ont

sentir que, cette fois, c'était sérieux. La démobilisation, d'un seul coup, de douze classes de l'armée grecque, mesure obstinément refusée jusqu'ici à l'opposition vénézélienne, en dit long sur l'état d'esprit du gouvernement hellénique. C'est de la résignation, c'est de l'acceptation, c'est de la non-résistance. C'est la garantie que la Grèce, quelles que soient les tractations de son gouvernement avec ses ennemis, ne nuira pas à nos opérations militaires. Quant aux récriminations, protestations, cris et clameurs de la presse gouvernementale, peu importera aux Alliés. Ils ont le nécessaire. Ils sont décidés à maintenir et, au besoin, à développer les résultats obtenus. Il est à espérer qu'aujourd'hui le roi Constantin et M. Skouloudis ont compris...

Jacques Bainville.

DOUZE CLASSES GRECQUES SONT LICENCIÉES

ATHÈNES, 9 juin. — Le Conseil des ministres a décidé de publier immédiatement un décret licenciant les douze plus vieilles classes actuellement sous les drapeaux.

Cette décision a été prise à l'issue d'une délibération qui eut lieu au palais royal, et qui se prolongea fort tard dans la nuit.

Au début de la séance de la Chambre, M. Skouloudis a annoncé que le gouvernement a soumis au Roi et que le Roi a signé le décret ordonnant la démobilisation de douze classes, depuis la classe 1892 jusqu'à la classe 1903.

La séance a été suspendue après cette déclaration.

Le Roi et le gouvernement grec quitteraient Athènes

ATHÈNES, 9 juin. — Le bruit court, mais n'est pas encore confirmé, qu'en raison de la tournure que prennent les événements le roi Constantin et tous les ministres auraient l'intention de quitter Athènes pour aller installer le siège du gouvernement à Larissa. (L'Information.)

M. Venizelos reçoit des témoins

ATHÈNES, 8 juin. — Le député Stratos, se jugeant offensé par les déclarations faites par M. Venizelos dans une récente interview, a envoyé ses témoins à l'ancien président du Conseil.

(Radio.)

Un soldat grec est puni pour avoir crié
« Vive le kaiser »

SALONIQUE, 8 juin. — Le nouveau commandant grec de la place de Salonique, le colonel Negropontes, annonce dans un ordre du jour que le capitaine Demitris Saratzis du 13^e régiment d'infanterie, a été puni de trente et un jours d'arrêts pour avoir dans la rue Bizanio, crié : « Vive le kaiser ! Vive l'Allemagne ! »

Profitant de cette occasion, le commandant de la place recommande à tous les gradés et gardiens de l'ordre de prendre les mesures nécessaires pour éviter à l'avenir des incidents susceptibles de troubler l'ordre public.

« L'armée, dit-il, étant un organe exécutif, doit éviter toute manifestation de sentiments politiques. »

Cet ordre du jour devra être lu aux troupes grecques trois fois de suite.

L'artillerie germano-bulgare bombarde
notre front

SALONIQUE, 8 juin. — Bombardement très violent des positions du centre français par l'artillerie germano-bulgare.

Calme sur le reste du front.

Des avions français ont livré bataille à des avions allemands entre Karassouli et Guevgueli ; un fokker est descendu précipitamment dans les lignes germano-bulgares.

Grâce aux mesures prises par les autorités gréco-alliées, la question du pain est réglée à Salonique.

La colonie grecque de Marseille
affirme son attachement à la France

MARSEILLE, 9 juin. — Une importante délégation, composée des personnalités les plus marquantes de la colonie hellénique de Marseille, s'est rendue cet après-midi à la préfecture. Elle a remis au préfet une adresse signée par tous les membres de la colonie grecque de Marseille avec prière de la transmettre au gouvernement. Cette adresse rappelle, en substance, la protestation faite au roi lors du congrès de Paris du 31 mai dernier, congrès auquel participèrent les délégués de la colonie grecque marseillaise, protestation qui affirmait les sentiments d'affection pour la France des Grecs y résidant qui considèrent notre pays comme leur seconde patrie.

L'adresse ajoute que la colonie hellénique de Marseille souffre de voir la mère-patrie aveuglément conduite à la ruine par un gouvernement néfaste et l'attitude d'un roi qui a permis à ses ministres de livrer à ses pires ennemis les clés de la frontière grecque.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 9 Juin (678^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons repoussé, au cours de la nuit, deux petites attaques allemandes contre nos positions au sud-ouest de la cote 304.

Sur la rive droite, les Allemands ont continué à mener des attaques violentes sur un front de 2 kilomètres environ, à l'est et à l'ouest de la ferme Thiaumont. Entre la ferme et le bois de la Caillette, l'ennemi a pénétré dans une de nos tranchées. Toutes les tentatives dirigées à l'ouest ont été arrêtées avec des pertes élevées pour l'ennemi.

Dans la région de Saint-Mihiel, un détachement ennemi qui tentait d'aborder nos lignes à l'est de Bislée a été dispersé par notre fusillade.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont attaqué à plusieurs reprises, au cours de la journée, nos positions de la cote 304. Deux attaques dirigées à l'ouest de cette cote et deux autres au sud-ouest, accompagnées de jets de liquides enflammés, ont complètement échoué sous nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses.

Sur la rive droite, le bombardement a été très violent sur toute la région au sud de la Ferme Thiaumont, les bois du Chapitre et du Fumin, le secteur au sud de Damloup. Aucune attaque d'infanterie au cours de la journée.

Dans les Vosges, une forte reconnaissance ennemie a été dispersée par notre fusillade à l'Hartmannswillerkopf.

LA BATAILLE NAVALE

L'Allemagne n'a pas encore avoué toutes ses pertes

AMSTERDAM, 8 juin. — Les journaux allemands reproduisent sans commentaires le dernier communiqué de l'amirauté admettant la perte du *Lutzow* et *Rostock*.

Les experts navals n'en sont pas encore revenus, ou bien parce que leur consensation est trop profonde, ou bien parce qu'ils craignent que des indiscretions ne soient pas commises par ceux qui ont pris part à la bataille et que l'on apprenne ainsi de nouvelles pertes.

STOCKHOLM, 9 juin. — La *Svenska Dagbladet*, de tendance très germanophile en général, commente assez amèrement le dernier communiqué de l'amirauté allemande sur le combat naval de la mer du Nord et critique la méthode allemande d'exagérer le succès tout en cachant jusqu'à maintenant les pertes très importantes du *Lutzow* et du *Rostock*. Le journal constate, en outre, que le rapport officiel allemand présente le rapport anglais de façon incorrecte. « On a indubitablement, dit-il, le sentiment que les autorités allemandes cherchent à jeter de la poudre aux yeux de leurs lecteurs. »

AMSTERDAM, 8 juin. — Selon le *Telegraaf*, un Allemand arrivé hier à Amsterdam rapporte que le port de Hambourg est rempli de navires de guerre fortement avariés.

Parmi eux se trouve le croiseur *Seydlitz* ayant son arrière enlevé et son pont entièrement disloqué. L'Allemand en question a entendu dire que la plupart des hommes de l'équipage du *Seydlitz* avaient péri.

Un télégramme du roi d'Angleterre à M. Poincaré

Le président de la République a reçu le télégramme suivant en réponse à celui qu'il avait adressé jeudi au roi d'Angleterre :

Londres, 8 juin.

Monsieur le Président de la République, Paris. Je vous remercie vivement, Monsieur le Président, du haut témoignage que vous avez bien voulu porter au sujet de la flotte britannique dans la grande bataille, monobstant les efforts de l'ennemi de cacher la vérité ; je suis heureux de constater que la France et mes alliés ont apprécié les résultats glorieux que mes braves marins ont obtenus. Permettez-moi en même temps, Monsieur le Président, de vous offrir les expressions de ma profonde admiration pour les magnifiques faits d'armes des vaillants soldats de France devant Verdun.

GEORGE R. I

Ayuntamiento de Madrid

Comment mourut Yuân-Ché-K'ai

Ayant, selon l'expression chinoise, "perdu la face", il se serait suicidé

Il n'y aurait rien d'étonnant si, avant peu de jours, nous étions certifiés par quelque dépêche de Pékin, que Yuân Ché K'ai s'est empoisonné. Déjà cette opinion a été émise et, bien qu'avec réserve, les ministres européens accrédités en Chine commentent cette hypothèse à leurs gouvernements.

Si le fait est prouvé, il rentrera dans la catégorie de ceux que les prophètes de la diplomatie et de la politique peuvent se vanter de prévoir, quo à coup sûr.

Le président Yuân, obligé à renoncer au trône, redevenu magistrat contesté par une partie de la nation, après avoir voulu être, dans l'acclamation de tous, l'Émanation du Ciel, avait perdu la face. Perdre la face en Chine est le malheur suprême. On a dit avec raison qu'un serviteur renvoyé par son maître n'avoue jamais avoir été chassé. A cet égard, l'interrogé, il apprend que, dans l'intérêt de sa propre santé chancelante, il a été prié de retourner chez lui et de se soigner. Il y a là une nuance qui sauve la face.

Yuân Ché K'ai, débarqué, allait devoir ou partir pour les pays d'exil, ou retourner dans sa province natale. Il était menacé du terrible *che ming*, autrement dit il allait perdre la face, être un objet de ridicule aux yeux de quatre cent millions de Chinois dont il avait rêvé faire ses humbles sujets.

Un coolie disqualifié et dont la face est perdue peut au besoin changer de contrée et aller se faire oublier ailleurs. Un aspirant-empereur qui avait déjà choisi son nom de règne ne peut échapper, par la tangente, à la honte.

S'il est vrai que Yuân ait devancé les meurtriers et appelé la mort, ce dut être une heure d'une beauté bien tragique que celle où, au fond de quelque pavillon, il rassembla les siens et leur adressa ses paroles suprêmes, avant de hauser vers les cieux la lasse de porcelaine où tremblait le mortel breuvage de poudre d'or délayée.

Ce Conseil de la dernière heure serait assez dans la tradition chinoise. Il n'en fut peut-être rien. Mais l'on souhaite pour Yuân Ché K'ai qu'il ait eu lieu : c'eût été la très noble façon de disparaître d'un personnage historique que perdit l'orgueil et manier le sceau impérial et de signer ses décrets d'une virgule de vermillon.

Pascal Forthuny.

Communiqué britannique

LONDRES, 8 juin. — L'activité principale, pendant les dernières vingt-quatre heures, s'est concentrée dans le secteur situé entre les collines de Vimy et le canal de La Bassée, où il y a eu une grande activité de mines.

Six mines ou camouflés ont éclaté avec des résultats plutôt favorables pour nous.

Près de la redoute Hohenzollern, l'explosion d'une de nos mines a causé des dégâts considérables aux défenses ennemies. Après l'explosion, les tireurs d'élite ont abattu 9 Allemands.

Près de Souchez, les mortiers de tranchées ont été particulièrement actifs.

Dans tout le secteur, bombardement des deux artilleries.

Au sud du canal de La Bassée, nous avons eue hier soir une incursion heureuse, infligeant des pertes à l'ennemi, qui s'est enfui en abandonnant ses morts sur le terrain.

La situation à Honge n'a pas changé ; il ne s'est produit aujourd'hui aucune action d'infanterie. Bombardement des deux artilleries pendant la nuit et la journée.

Rien de particulier n'est signalé sur le reste du front, où la journée a été calme.

Au secours de Shackleton

MONTEVIDEO, 8 juin. — Le vapeur *Instituto Pesca* est parti pour l'île de l'Éléphant allant au secours de l'expédition Shackleton. Le croiseur *Macedonia* l'accompagne. Le *Macedonia* s'arrêtera à mi-chemin, afin de rester en communication radiographique avec l'expédition. Les ministres d'Étal et le ministre d'Angleterre ont assisté au départ de l'*Instituto-Pesca* qui embarquera, aux îles Falklands, sir E. Shackleton, et poursuivra ensuite sa route vers l'île de l'Éléphant.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

Où l'on voit que, si Delbrück est parti, la loi à laquelle il a donné son nom reste

Il conviendrait que la mort tragique de lord Kitchener remît sur le tapis la question de l'espionnage allemand. On ne sait pas encore — et saura-t-on jamais? — par quel moyen le *Hampshire* a été coulé. Qu'il en soit, il n'est nullement absurde de supposer que l'Amirauté allemande était au courant de l'embarquement et du départ du grand organisateur de l'armée anglaise. Nous avons affaire au peuple le plus féroce ment têtue qui soit sur terre. L'Allemand ne perd jamais de vue son objectif : même compromis, même désespéré, il pense toujours à atteindre ce qu'il convoite, et nous, les Alliés, nous avons un peu de travers de considérer que, puisque nous sommes les plus forts, il est des choses secondaires qui peuvent être laissées de côté. Or, en guerre, rien n'est secondaire, et même ce que l'on juge tel est souvent de tout premier intérêt.

Des gens qui se croient très malins haussent les épaules et prononcent dédaigneusement le mot *espionnage* quand on signale les dangers manifestes que nous font courir nombre d'individus douteux. Des bêtises qui n'ont rien compris à l'Allemagne moderne, à sa préparation contre nous, à ses réserves d'organisations, s'imaginant que, parce qu'on a expulsé une certaine quantité d'indésirables, l'Allemagne ne prend pas le soin de les remplacer illico. L'espionnage allemand, c'est le tonneau des Danaïdes.

Croit-on qu'il soit impossible d'établir un poste secret ou truqué de T. S. F., et qu'il n'y ait pas, en Angleterre et ailleurs, des agents allemands, camouflés en ce que vous voudrez, et dont le métier consiste à renseigner Berlin?

Cette question des naturalisés est délicate au possible, mais il faut néanmoins la brusquer, sans quoi nous n'arriverons à rien. N'oublions pas que les Allemands sont toujours en France, et *espionnage* est bien vite dit.

Delbrück est parti se reposer... mais la fameuse loi Delbrück reste : cette loi qui permet à tout Allemand naturalisé dans un autre pays de garder sa propre nationalité quand même et toujours... Et c'est ainsi qu'on a pu voir ceci — que dis-je? — qu'on peut voir ceci :

Un gros commissionnaire en modes, de nationalité allemande, vivait à Paris, où il avait un magasin qui tenait sa maison de Berlin. La guerre éclate : il s'enfuit. On le croit rentré chez lui; pas du tout. Il reste en France, après quelques mois, naturalisé Américain; et à la harbe de ces braves Français, il continue ses affaires en fumant de gros cigares. On ne peut rien contre lui, paraît-il, puisqu'il est citoyen américain.

Elle est bien bonne, dit-il à part soi-même, et vous pensez si le guillard se gêne pour manigancer ses trafics, pour évoluer en Suisse, et de là en Allemagne. Les commerçants français, eux, la trouvent plutôt mauvaise... Nous y reviendrons.

L'Inconnu.

L'Allemagne avoue avoir perdu 3 MILLIONS D'HOMMES depuis le début de la guerre

AMSTERDAM, 9 juin. — Si l'on s'en rapporte aux listes officielles allemandes, les pertes des Allemands depuis le début de la guerre jusqu'au 31 mai 1916 s'élèveraient aux nombres suivants : 425.52 tués ; 1.829.439 blessés ; 368.204 disparus, ce qui donne un total de pertes de 2.940.195. Il convient de noter que ces listes officielles, bien entendu, un chiffre minimum et qu'elles ne comprennent pas les prisonniers. D'après les mêmes renseignements, le total général des pertes en officiers serait de 74.127.

Le président du Reichstag chante la victoire allemande

GENÈVE, 8 juin. — On mande de Berlin : En clôturant la session du Reichstag, le président a fait la déclaration suivante : Les derniers jours, d'importants événements de guerre ont servi à rapprocher la paix : Kout-el-Amara est tombé, le fort de Vaux est entre nos mains, les troupes austro-hongroises se trouvent victorieuses en territoire italien. Nous adressons aux héroïques troupes un salut reconnaissant et l'expression de notre admiration. La victoire navale du Skager Rack a ébranlé la supériorité invincible de la flotte britannique ; notre flotte a mérité une gloire mondiale et la reconnaissance de la patrie.

Le Reichstag s'est ajourné au 26 septembre.

BÉNÉDICTINE "la Grande Liqueur Française"
TONIQUE - DIGESTIVE

Une petite princesse appelée à devenir une grande reine

YOLANDE DE SAVOIE

Le 1^{er} juin 1901, à 10 heures du matin, un coup de canon éclata dans l'air pur et chaud de Rome. Immédiatement la grande cloche historique du Capitole fit entendre son bourdonnement grave et profond, auquel d'autres cloches des quatre cents églises de la Ville Eternelle répondirent, et le ciel bleu et ensoleillé fut plein de ce bruit de fête.

Les Romains avaient compris : un enfant venait de naître au Quirinal, et la foule sourit.

Cependant, le canon tonnait toujours ; anxieusement on comptait les coups : dix-huit... dix-neuf... vingt... vingt-et-un... Ce fut tout. Les cloches continuaient à sonner à toute volée, mais, sur la forteresse de Monte-Mario, le canon s'était tu.

Un nuage de désillusion passa sur tous les visages : « *Una principessa!* » Le mot se répandit rapidement. « Ce n'est pas un prince... ce n'est qu'une princesse. »

Mais l'on se reprit bien vite à sourire : qu'il abrite un petit garçon ou une petite fille, un berceau, c'est toujours une joie et une espérance.

La fille aînée du couple royal italien reçut de beaux noms : Yolande-Marguerite-Milena-Elisabeth-Romaine-Marie.

Marguerite et Milena en honneur à ses grand-mères, la reine-douairière d'Italie et la reine du Monténégro; Elisabeth était le nom de son arrière-grand-mère paternelle, la duchesse douairière de Gênes; Romaine, à cause de sa patrie, et Marie par dévotion de la reine-douairière à la Vierge.

Quant au premier nom, Yolande, d'autres princesses de la Maison de Savoie l'avaient porté en des époques lointaines. Parmi elles, la plus fameuse, fut certes cette Yolande de Valois, fille de Charles VIII, roi de France, qui épousa Amédée VII de Savoie, plus connu sous le nom glorieux de *Comte Rouge*, à cause de la couleur de ses armes.

Et les Italiens aimèrent tout de suite la petite Altesse qui portait un nom si beau et si poétique. « Elle ne pourra être que belle », affirmaient les femmes du peuple, en voyant passer le bébé royal aux bras de sa nourrice, dans une voiture de la Cour.

La princesse Yolande n'a pas démenti les pronostics des Romains. Agée aujourd'hui de quinze ans, elle est bien une des plus ravissantes jeunes filles qu'on puisse imaginer.

Grande, élancée, elle renferme dans ses immenses yeux noirs toute la fierté de sa souche italienne et toute la douceur slave de la race maternelle.

A quinze ans, même une fille de roi n'a pas encore d'histoire. La princesse royale d'Italie a été élevée comme le sont ses sœurs, les princesses Mafalda — Mafalda correspond au vieux prénom français de Mahaut — Jeanne et Marie; comme l'ont été depuis des siècles toutes les femmes de son Auguste Maison qui a donné des reines à la France, à l'Espagne et au Portugal, et des impératrices à l'Allemagne et à l'Orient.

Yolande de Savoie a donc été élevée gravement, sous les yeux de sa mère et de la comtesse de Campello, gouvernante des enfants royaux. Elle parle cinq langues, peint avec goût et s'annonce comme une musicienne remarquable.

Avant la guerre, on pouvait la rencontrer souvent, chevauchant, avec le roi, dans les jardins de la Villa Borghese, à Rome.

La princesse Yolande est infiniment bonne. Déjà, quelques semaines avant l'entrée de l'Italie dans le grand conflit, elle avait aidé la reine sa mère dans son action charitable après le tremblement de terre des Abruzzes.

La guerre devait lui fournir plus encore l'occasion de se prodiguer. On sait que, par la volonté de la reine, un hôpital pour les blessés militaires a été installé dans le Quirinal même. La jeune princesse ne manque jamais de faire ses deux visites quotidiennes à ses blessés.

On la voit, d'ailleurs, dans tous les hôpitaux de la Croix-Rouge de la capitale.

Il y a quelques semaines, elle organisa une grande fête de bienfaisance et, aidée par sa sœur, la princesse Mafalda, elle présida à la vente des objets recueillis, parmi lesquels figuraient ses peintures et ses travaux de broderie.

Vers le milieu du mois de mai, la princesse obtint du roi, pour elle et sa sœur, la permission de visiter une partie du front et quelques terres redimées.

Elles purent se rendre à Aquileja, la ville emule de Venise, qui renferme tant de monuments glo-



LL. AA. RR. les princesses YOLANDE (1), et MAFALDA (2), visitant le Musée d'archéologie d'Aquileja avec la comtesse de Campello.

rieux, la ville déjà arrachée à la domination autrichienne.

C'est là, au milieu des roses et des myrtes plantés par les bersaglieri autour des anciennes sculptures, que la jeune princesse d'Italie s'est rencontrée, pour la première fois, avec le blond prince d'Angleterre.

On affirme, aujourd'hui, que cette rencontre était voulue, et qu'un projet aimable, premier sourire au milieu de tant de pleurs, est caressé par les cours de Saint-James et du Quirinal.

On se souvient que le lendemain — dans la nuit du 16 au 17 mai — le train royal qui ramenait de Venise les princesses fut le point de mire de cinq avions autrichiens qui le poursuivirent en lançant des bombes. A Padoue, la foule, déjà avisée, fit une ovation enthousiaste aux jeunes filles.

On raconte à ce propos ce mot de la princesse Yolande. A une des dames de la cour du palais royal de Padoue, qui lui demandait si elle avait eu peur, la princesse répondit :

— Mais non, madame. Une Savoie ne peut jamais avoir peur. — G.-G. Z.

Nous commencerons demain dimanche la publication du grand roman inédit

LA CAGE D'ACIER

écrit pour « Excelsior » par le puissant romancier qu'est

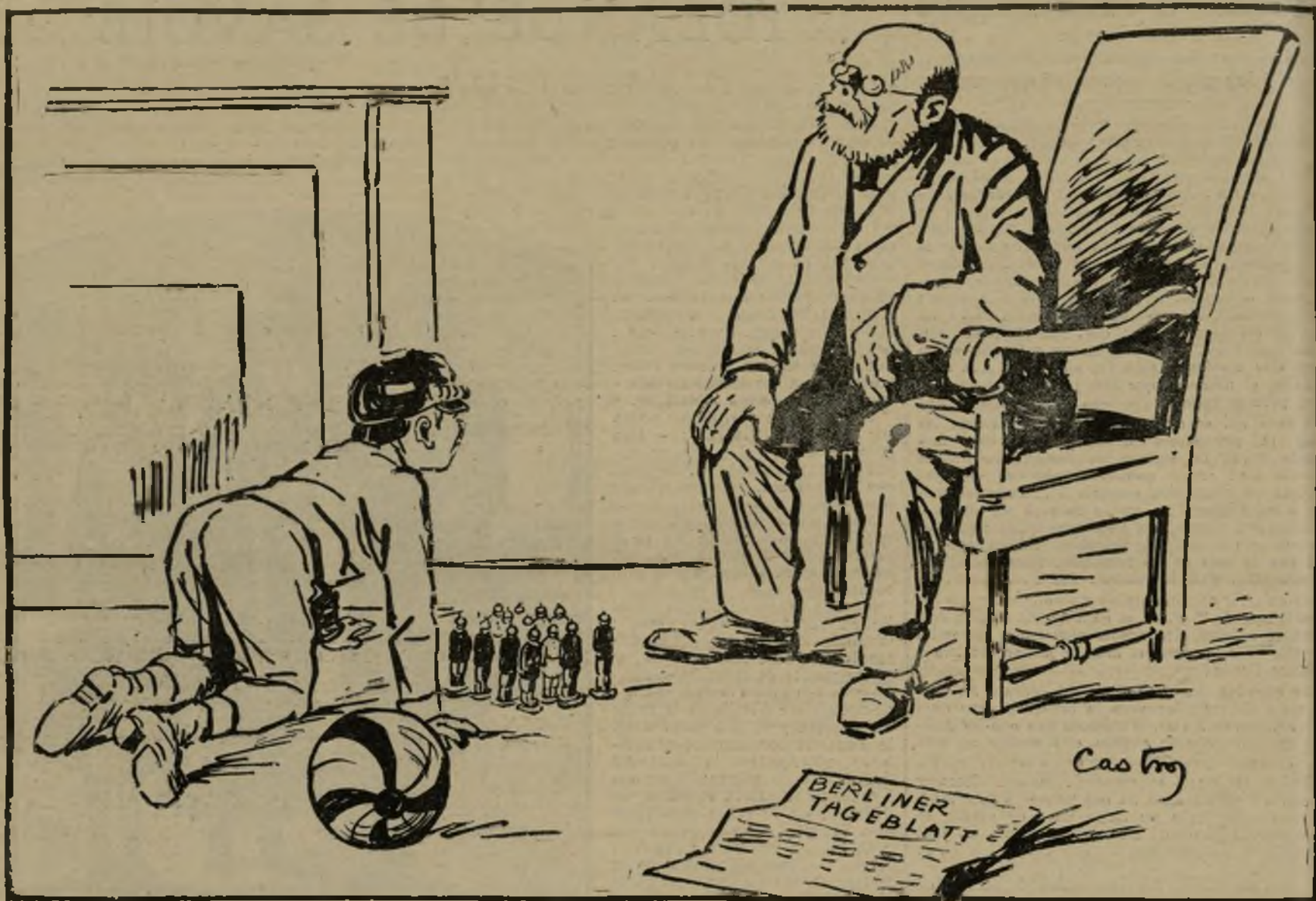
MAURICE LANDAY

LA CAGE D'ACIER

où alternent les scènes de tendresse et de dramatique émotion, raconte les passionnantes et héroïques aventures de personnages dont le nom sera bientôt sur toutes les lèvres.

C'est une œuvre bien française, où l'auteur sait nous faire palpitier et sourire.

APRÈS LA BATAILLE DU JUTLAND, par CASTRO



— Quelle chance; nous aurons encore des vacances à la prochaine victoire navale!
— Oui, mais nous n'aurons plus de bateaux!...

C'EST BIEN LA FAUTE DE SAINT MÉDARD



Saint Médard, avant-hier, est venu sévèrement rappeler aux Parisiennes, par beaucoup d pluie et presque un temps de fin l'automne, que nous avons encore à redouter des jours fort peu estivaux. Aussi les fourrures sont-elles ressorties dans l'instant et put-on voir, au Bois, ces deux jeunes femmes portant un manteau court, chaud, pratique, sinon gracieux, tel que les élégances de la jupe ne soient point dissimulées.

DERNIÈRE HEURE

Malgré une résistance acharnée des Austro-Allemands les Russes continuent leur progression

LE TOTAL DES PRISONNIERS : 65.000 SOLDATS ET 1.144 OFFICIERS

PÉTROGRAD, 9 juin. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

La bataille en Volhynie et en Galicie continue. Les Allemands tentent d'arrêter le développement de notre offensive dans le front percé.

On a remarqué l'arrivée d'éléments allemands de la région du Nord.

Parmi les prisonniers faits, on signale beaucoup d'Allemands.

Malgré la résistance obstinée de l'ennemi par endroits, notre offensive continue sur tout le front du Pripiat à la frontière roumaine.

Dans beaucoup de secteurs, notre cavalerie a eu l'occasion de charger l'ennemi.

Parmi les épisodes de combats, on signale que près de Soussk, à l'est de Loutek, un escadron de cosaques a attaqué l'ennemi établi derrière des fortifications et s'est emparé de deux canons, de huit caissons et deux cents caisses de munitions; près de Bertatino, au sud-est de Loutsk, nos éclaireurs ont pris deux pièces de 10 centimètres, quatre officiers, 160 soldats; près de Doubriatne, sur l'Ikva, en aval de Mlymoff, nos soldats se sont emparés d'un canon de 10 centimètres et de trente-cinq caissons.

Dans un secteur, nous nous sommes emparés notamment de trente ballons-réservoirs de gaz asphyxiants.

Les éléments les plus jeunes de nos troupes rivalisent de vaillance avec les vieux et hardis régiments. Des régiments d'une division formée d'éléments territoriaux, dans une attaque impétueuse, ont refoulé l'ennemi sur le Styr, et, le talonnant, ont forcé la tête de pont près du bourg de Rojischko, et ont fait environ 2.500 prisonniers allemands et autrichiens et se sont emparés de mitrailleuses et d'un riche butin.

Nous avons traversé la Strypa et nos éléments ont atteint la rivière de Zlota. Au cours de notre offensive, le général Mikouline a été grièvement blessé. Le nombre des prisonniers augmente toujours; outre les prisonniers déjà signalés, s'élevant à 958 officiers et plus de 51.000 soldats allemands et autrichiens, nous avons fait, au cours des combats d'hier, 185 officiers prisonniers avec 13.714 soldats, formant un total jusqu'à présent de 1.144 officiers et plus de 64.714 soldats.

Dans la soirée du 7 juin, l'artillerie ennemie a bombardé violemment la région au nord-est de Kravno, au sud de Smorgone; bientôt, le bombardement s'étendit plus au nord, et, dans la nuit du 8 juin, l'ennemi opéra une offensive en forces considérables; mais toutes ses tentatives pour approcher de nos organisations ont été repoussées.

Dans la région de la gare de Molodetchno, un aéroplane ennemi a lancé quatre bombes.

Cinq avions allemands ont opéré un raid au-dessus du bourg de Logichine, au nord de Pinsk, et ont lancé environ cinquante bombes.

Un appareil a été abattu par notre artillerie, mais il est tombé dans la ligne des tranchées allemandes.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région de Trébizonde, nos éclaireurs ont délogé les Turcs d'un couvent au sud du village d'Hortekops.

Dans la direction de Giomichekahn, nos éléments ont fait une incursion dans les positions de l'ennemi, ont fait des prisonniers et se sont emparés de lance-bombes, d'armes, de matériel de guerre et de tentes.

Nous avons repoussé par notre feu une contre-attaque ennemie.

Du Styr au Pruth, les Autrichiens ont reculé sur toute la ligne

GENÈVE, 9 juin. — Le colonel Feyler écrit, dans le Journal de Genève de ce soir, qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte que, du Styr au Pruth, les Autrichiens ont reculé sur toute la ligne, ce qui prouve une grande bataille perdue.

Mais par quelle aberration les Autrichiens ont-ils poursuivi leur offensive du Trentin sans s'occuper de savoir s'ils n'affaibliraient pas leur situation en Galicie? Il faut voir là une application de l'étrange stratégie développée au Reichstag par M. de Bethmann-Hollweg, la stratégie de « la carte de la guerre ». Chose plus extraordinaire, cette stratégie-là, retour aux pires éblouissements de la plus mauvaise littérature militaire du dix-huitième siècle, semble avoir eu l'assentiment de l'empereur parlant à sa marine. Cependant, un général

qui s'y soumettrait mériterait d'être mis à pied. Pauvre Clausewitz, retourne-toi dans la tombe. C'était bien la peine d'écrire de si gros volumes pour prémuir les camarades des générations futures contre l'illusion de la victoire par les terrains occupés!

Et l'éminent critique militaire du Journal de Genève expose que, pour imposer la paix, une occupation de territoire n'est un argument que vis-à-vis d'un adversaire trop faible pour reprendre le terrain perdu.

L'impétuosité de l'offensive russe

PÉTROGRAD, 9 juin. — Les officiers russes blessés au cours des combats livrés sur le front sud et amenés hier à Pétrograd racontent que l'offensive des armées du général Broussiloff a été si rapide et si impétueuse que quand les Russes ont pénétré dans une gare militaire autrichienne importante, tous les employés étaient à leurs postes. Un quart d'heure plus tard, un train avec des troupes et des munitions est arrivé en gare et est tombé sans un coup de feu aux mains des Russes.

AMSTERDAM, 9 juin. — Le correspondant du Berliner Tageblatt décrit le terrible bombardement de l'artillerie russe :

« L'infanterie russe, dit-il, commença à attaquer en formation serrée après neuf heures consécutives de préparation d'artillerie, au nord-ouest de Czernowitz.

« Trois vagues furent envoyées sans succès contre les Autrichiens; toutefois, l'artillerie lourde russe aura une importance considérable sur la situation de ce front. »

Un télégramme du tsar à M. Poincaré

L'empereur de Russie a répondu dans les termes suivants au télégramme que M. le Président de la République lui avait adressé hier :

Grand Quartier Général, Russie 9 juin 1916.

Monsieur le Président de la République, Paris. Je vous remercie du fond du cœur, Monsieur le Président, des paroles cordiales que vous m'adressez. Me confiant dans notre destinée et notre indébranlable volonté de vaincre, j'espère fermement que les sacrifices consentis ne seront pas vains et que les efforts inlassables de la France et de la Russie intimement liées à leurs vaillants alliés, ne tarderont pas à triompher de l'ennemi commun.

Je suis, ainsi que la Russie tout entière, avec admiration, le magnifique héroïsme des défenseurs de Verdun et forme des vœux pour le succès définitif des armes françaises.

L'hommage de la Chambre italienne

ROME, 9 juin. — A la séance d'aujourd'hui, à la Chambre des députés, M. Pietravallo a proposé d'envoyer à la Douma l'hommage d'admiration et de solidarité de la Chambre italienne, pour l'armée russe qui refoule victorieusement l'ennemi commun.

M. Arlotto, rappelant les discours qui ont été prononcés avant-hier, en présence des membres de la Douma et du Conseil de l'empire, a proclamé, une fois de plus, l'amitié ancienne qui unit les deux nations et leur solidarité dans l'œuvre commune.

La presse austro-allemande doit bien reconnaître la victoire russe

GENÈVE, 9 juin. — On mande de Vienne :

« Les journaux allemands et autrichiens s'abstiennent le plus possible de parler de la victorieuse offensive russe.

« Le correspondant de la Reichspost au quartier général autrichien écrit qu'on s'attend à ce que la lutte ne se termine pas rapidement. En effet, de grandes masses d'infanterie ont été amenées pour soutenir les vagues d'assaut; on retrouve la tactique chère aux Russes de pousser en avant des colonnes d'assaut à rangs serrés et de les faire suivre immédiatement par des réserves jusqu'à ce que le but soit atteint. La bataille prend des proportions toujours plus considérables, particulièrement en Volhynie. »

Le Berliner Tageblatt reçoit de son correspondant de guerre sur le front autrichien à Czernowitz un télégramme annonçant que l'armée du général Pfalzer Baltin a essuyé une des plus formidables attaques qui aient eu lieu depuis le commencement de la guerre.

La Gazette de Francfort consacre un article élogieux au général Broussiloff.

SUR LE FRONT ITALIEN

Les Autrichiens sont repoussés avec des pertes énormes

ROME, 9 juin. — Commandement suprême.

Dans la zone de la vallée de l'Adige, duel d'artillerie; notre artillerie a causé des incendies et des explosions dans les dépôts de munitions d'Anghebeni (Vallarsa).

Le long du front Posina-Astico, dans la soirée du 7 juin, des masses ennemies, réunies entre San Ubaldo et Velo (Astico), ont commencé à attaquer vers le mont Giove et le mont Brazzone; elles ont été promptement dispersées par les tirs ajustés de notre artillerie.

Sur le plateau des Sette Comuni, la bataille continue avec une extrême violence.

Dans la soirée du 7 juin, la lutte sur nos positions à l'est de Campomulo a continué avec acharnement jusqu'à 11 heures du soir. Notre infanterie a fait des hécatombes d'assaillants.

Sur le front d'une seule compagnie, on a compté pendant la nuit 203 cadavres ennemis.

Dans la journée d'hier, l'adversaire ayant reçu de nouveaux et énormes renforts, après un intense bombardement par de nombreuses batteries, a renouvelé des attaques dans la zone à l'est d'Asiago et de Campomulo. Les alpins et l'infanterie ont repoussé les attaques répétées des colonnes ennemies et les ont contre-attaquées bravement à la baïonnette.

A la fin de la journée, nos troupes, afin de se soustraire à l'action incessante de l'artillerie ennemie, se sont repliées sur de nouvelles positions, à environ une centaine de mètres plus à l'est que les précédentes.

On signale d'heureuses attaques italiennes dans la zone de Podestagno (Haut Boite) et sur la Rienz Nera.

En Carnie et sur l'isonzo, activité des deux artilleries et échange de bombes.

Le blocus des côtes grecques

On mande de Salonique, au Secolo, à la date du 6 juin :

Le blocus économique des côtes grecques a été proclamé ce matin; aucun navire hellénique ne pourra sortir des ports; ceux qui se trouvent en mer seront conduits, par les vaisseaux des Alliés, soit en France, soit à Malte. Le capitaine grec du port de Salonique a été remplacé par un officier de marine français. La proclamation du blocus, outre le coup grave qu'elle portera aux compagnies de navigation helléniques, lesquelles gagnaient en ce moment des sommes fantastiques, empêchera aussi l'arrivée en Grèce de tous ravitaillements et de tous produits. Cette mesure est de nature à inspirer des réflexions sérieuses au gouvernement de M. Skouloudis et à son inspirateur.

LA BATAILLE NAVALE

Les pertes allemandes

LONDRES, 9 juin. — De l'ensemble des déclarations d'officiers de marine anglais venus en permission après la bataille du Jutland, il ressort que les pertes probables de la flotte allemande auraient été :

Deux cuirassés-dreadnought; trois (ou quatre) cuirassés autre type; deux croiseurs de bataille dreadnought; au moins quatre croiseurs d'autres classes; vingt destroyers. (Information.)

LONDRES, 9 juin. — Selon un télégramme de Copenhague à l'Evening News, on apprend de Kiel que cinq sous-marins allemands ne sont pas rentrés après la bataille du Jutland et sont considérés comme perdus.

On retrouve onze survivants du Hampshire

LONDRES, 9 juin. — Officiel. — La mer a poussé sur le rivage un radeau portant onze marins et un sous-officier survivants du croiseur Hampshire, à bord duquel périt lord Kitchener.

OBESITÉ
LIN-TARIN
(CONSTIPATION)

Des braves reçoivent les insignes de l'honneur et de la gloire



LE GÉNÉRAL C... ARRIVE SUR LE TERRAIN DE LA REVUE



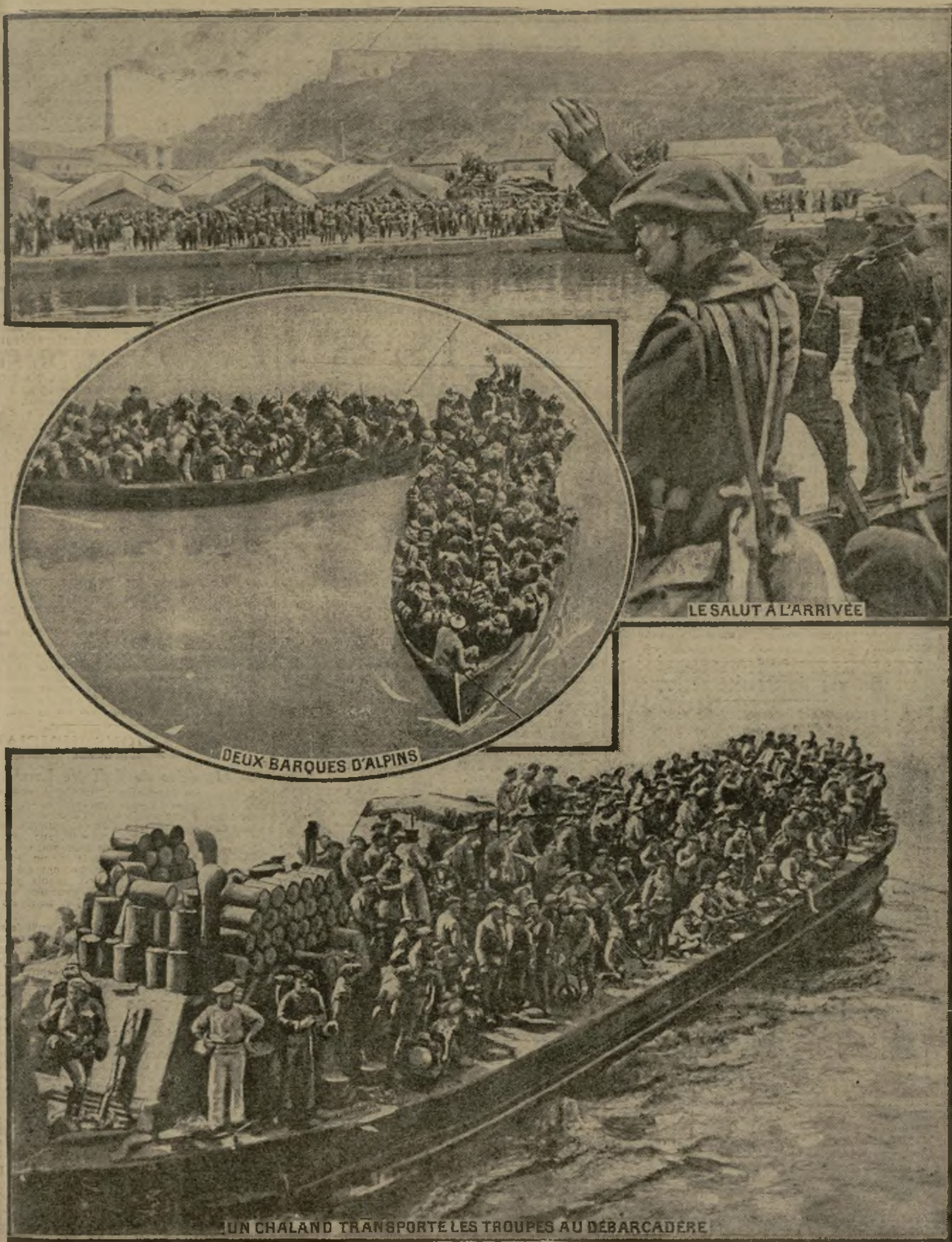
LE GÉNÉRAL FÉLICITE UN OFFICIER



LA REMISE DES DÉCORATIONS

Le général C... vient de passer une revue sur le front, revue au cours de laquelle il a remis des croix de la Légion d'honneur, des médailles militaires et des croix de guerre aux officiers et soldats d'un régiment qui vient de se couvrir de gloire dans l'un des secteurs les plus mouvementés de la défense de Verdun.

Un important effectif d'alpins a rejoint l'armée de Salonique



LE SALUT A L'ARRIVEE

DEUX BARQUES D'ALPINS

UN CHALAND TRANSPORTE LES TROUPES AU DEBARCADERE

Alors qu'une partie des effectifs alpins — qui avaient été à Corfou collaborer à la réorganisation de l'armée serbe — sont rentrés à Nice, un autre contingent de cette même arme a été directement transporté à Salonique avec les régiments du roi Pierre qu'il avait contribué à rééduquer. Ainsi s'accroît chaque jour l'armée du général Sarrail.

A LA CHAMBRE

La catastrophe de La Pallice

Le 1^{er} mai dernier, à la suite d'un incendie, 220 tonnes de mélinite faisaient explosion dans une usine de La Pallice : 172 morts, 150 blessés, 8 à 10 millions de dégâts, tel était le bilan de ce sinistre.

Survant l'usage, M. Hesse, député de la circonscription, a interpellé hier et demandé au gouvernement « quelles mesures il comptait prendre pour éviter le retour de semblables accidents. »

Dans les couloirs on s'occupait beaucoup des événements de Grèce, aussi les députés étaient-ils peu nombreux en séance. Devant un auditoire très clairsemé, ce furent donc les explications habituellement échangées en pareilles circonstances. M. Hesse signala les déficiences de l'installation de l'usine pour laquelle on aurait violé la loi.

— Il fallait interpellier à ce moment, fit observer M. Nouhaud.

M. Hesse s'étonna, d'autre part, que l'administration, qui contrôle la production, ait laissé accumuler 220 tonnes de mélinite dans une usine qui devrait en fabriquer 17 par jour. Il protesta enfin contre la prétention de ses propriétaires de la reconstruire sur le même emplacement.

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, répondit, s'efforçant de justifier son administration et de démontrer que toutes les précautions étaient prises pour éviter des catastrophes de ce genre. Le vote d'un ordre du jour de M. Hesse, approuvant les déclarations du gouvernement, fut la sanction du débat.

Après avoir adopté, sur le rapport de M. Migon-Bozérien, une motion invitant le ministre de la Guerre à mettre en sursis d'appel, pendant les périodes de la fenaison et de la moisson, les R. A. T. auxiliaires exerçant des professions agricoles, la Chambre reprit la discussion de la proposition socialiste tendant à la réquisition des mines et usines, réquisition dont M. de Wendel n'eut pas de peine à démontrer l'impossibilité. La discussion se termina, d'ailleurs, par le renvoi à la commission.

Au début, on avait voté sans débat une proposition de loi tendant à accorder à tous les mobilisés la gratuité pour la réexpédition à leur famille ou à leurs correspondants, pendant les mois de juin et de novembre, de linge et sous-vêtements par paquets postaux d'un kilogramme au maximum.

En vue du Comité secret

Neuf demandes d'interpellations sont déjà déposées

Trois nouvelles demandes d'interpellations ont été déposées hier et jointes à celles dont la discussion est fixée au 16 juin. Elles émanent : de M. Acaumbray, sur le fonctionnement des pouvoirs publics en temps de guerre, spécialement sur leur action sur le commandement aux armées ; de M. Hognon, sur les organisations et méthodes utilisées pour assurer la défense nationale, et de M. Espivent de La Villesboisnet sur l'utilisation qui fut faite des ressources du pays en vue de la défense nationale.

Comme nous l'avons annoncé, les six autres interpellateurs sont MM. Albert Favre, Margaine, de Chappedelaine, Bénazet, Maginot et Abel Ferry.

Ajoutons que le rapport présenté par M. Louis Marin au nom de la commission du règlement, au sujet des modifications à apporter à la procédure du comité secret conclut à l'adoption du texte suivant :

L'article 54 du règlement est modifié comme suit :

« Conformément à l'article 5 de la loi constitutionnelle du 6 juillet 1875, la Chambre se forme en comité secret lorsque la demande en est faite par cent membres dont la présence est constatée par appel nominal ; cette demande, remise au président, doit préciser l'objet de la discussion ; les noms des signataires sont insérés au procès-verbal.

Sur demande signée de vingt membres, ou lorsqu'il estime que le motif qui a donné lieu au comité secret a cessé, le président consulte la Chambre sur la reprise de la séance publique.

En dehors de l'objet précisé dans la demande, aucun débat ne peut être soulevé. Il ne peut être procédé à aucun vote sur ordres du jour, motions, propositions de loi ou de résolution. Il n'est pas tenu de procès-verbal. »

DEMAIN :

LA CAGE D'ACIER

AU SENAT

Les orphelins de la guerre

Le Sénat a poursuivi hier la discussion du projet concernant les orphelins de la guerre avec un amendement de M. de Lamarzelle, qui tendait à adjoindre aux membres de l'Office national déjà proposés par la commission des membres du clergé, de l'enseignement public et privé, des congrégations charitables et des œuvres s'occupant des orphelins de la guerre.

Comme le gouvernement et la commission repoussaient son amendement, M. de Lamarzelle s'étonna :

— Pour l'œuvre de la Journée du Poilu, dit-il, M. Cescaldi, président de l'œuvre, n'a pas hésité à s'adresser aux évêques et à leur donner dans les lettres qu'il leur envoyait le titre de Monseigneur. (Bilarité.)

C'était exact. Mais l'argument n'eut pas l'heur de convaincre l'assemblée.

Après le renvoi à la commission de l'article 12 pour l'addition d'un texte de M. d'Estournelles de Constant, qui réserve aux femmes un tiers des places dans le conseil supérieur de l'officier, et le vote d'un amendement de M. Maurice Faure accordant une indemnité de déplacement aux membres de ce conseil résidant hors du département de la Seine, le Sénat s'est ajourné à jeudi.

Nouvelles parlementaires

La question de l'alcool

La commission de l'Agriculture a terminé, hier, l'examen du projet concernant le régime de l'alcool, apportant un certain nombre de modifications au texte de la commission de législation fiscale.

La commission demandera d'abord que la question de l'alcool soit examinée très rapidement par le Parlement dans son ensemble, mais non dans le détail.

Elle a adopté, en second lieu, le système de monopole présenté par la commission de législation fiscale, mais a décidé que l'alcool d'industrie allant à la consommation de bouche sera facturé trois fois son prix de revient.

Elle a accepté le relèvement des droits à 400 francs, la suppression du privilège des bouilleurs de cru avec l'octroi d'une allocation de 10 litres maximum en franchise. Une surtaxe de 150 francs serait appliquée aux apéritifs à base d'alcool.

Les spiritueux seront présentés au consommateur avec une étiquette indiquant la qualité de l'alcool contenu.

Questions extérieures

A la commission des affaires extérieures, M. Georges Leygues, président, a fait hier un exposé de la situation intérieure en Allemagne et en Grèce, où il a montré que les éléments nationaux et libéraux se réveillent et que la politique du roi qui a ouvert la frontière aux Bulgares est publiquement désavouée et attaquée. Une attitude ferme, énergique de la part des Alliés, a-t-il dit, peut seule déjouer les intrigues de la cour d'Athènes avec Berlin et Sofia et sauver la Grèce des calamités qui la menacent.

M. Georges Leygues a ensuite donné connaissance d'une lettre par laquelle le président du Conseil fait savoir à la commission qu'il accepte son ordre du jour relatif à la réorganisation et la centralisation des services des prisonniers de guerre et à l'adjonction de délégations parlementaires au comité chargé de ce service.

La commission a décidé de demander la convocation d'urgence du nouveau comité afin de rechercher immédiatement les moyens d'établir un régime uniforme et stable qui mette fin aux abus dont sont victimes les prisonniers de guerre français en Allemagne.

L'aviation militaire

La commission de l'armée a entendu la lecture d'un rapport de M. d'Aubigny sur l'aviation. Vu l'importance de ce document, elle a décidé d'en poursuivre l'examen dans une prochaine séance.

La sous-commission des faits de guerre de la commission de l'armée a décidé, de son côté, de présenter à l'examen de cette dernière un questionnaire de M. Viollette relatif à l'armée d'Orient.

LA VIE TROP CHERE

Une conférence au ministère de l'Intérieur

Le ministre de l'Intérieur a eu hier matin, au sujet des questions touchant à l'alimentation de la population de Paris, une conférence à laquelle ont pris part, avec les délégués des organisations coopératives ouvrières, le président du Conseil municipal de Paris, le préfet de la Seine et le préfet de police.

Aux Halles centrales

Hier matin, aux Halles centrales, 34,500 kilogrammes de volaille et 92,000 kilogrammes de marée ont été introduits sur le marché.

Aux heures indiquées pour la clôture des ventes en gros il est venu un assez grand nombre d'acheteurs au détail et ils ont tous pu s'approvisionner.

Il n'a été mis en resserre qu'une très petite quantité de marée, 500 kilogrammes environ, et du poulet frigorifié.

UN ARRANGEMENT ENTRE LA VILLE DE PARIS et le Département de la Seine

Un décret en date du 20 mai dernier a autorisé le département de la Seine à procéder à une émission de 42,170,000 francs de Bons Départementaux.

En effet, en raison des circonstances, le Département a eu, lui aussi, à faire face à des dépenses extraordinaires d'assistance et de prévoyance. Bien que sa trésorerie soit très à l'aise, on a dû aviser aux moyens de pourvoir à tout déficit, cas où il viendrait à s'en produire pendant l'exercice en cours. D'où l'autorisation dont il vient d'être parlé.

Toutefois ces Bons ne seront pas émis dans le public. Ils seront souscrits par la Ville de Paris, afin d'être à même de satisfaire à cette souscription, a été autorisée par un décret rendu à la même date du 20 mai, à faire elle-même l'émission de 42,417,300 francs de Bons Municipaux.

Il s'ensuit que la Ville de Paris emprunte pour prêter. Et comme l'opération ne doit comporter pour elle, ni perte ni profit, sa dette ne se trouve en aucune façon majorée par cette émission supplémentaire qui a été très favorablement accueillie par le public, d'autant plus que l'émission de 300 millions touche à sa fin.

Il faut se dire aussi que les Bons Municipaux se recommandent et par la parfaite sécurité de placement qu'ils offrent, et aussi par leur rendement très avantageux, surtout ceux à un an et à échéance, qui donnent un intérêt de 5,50 0/0 net de retenue d'impôts, supérieur de 1/4 0/0 à celui des Bons à six mois, dont l'intérêt est fixé à 5,25 0/0 l'an, sans retenue d'impôts également.

Ce rendement sensiblement plus élevé n'est pas le seul avantage qu'offrent les Bons à un an et à échéance. On sait, en effet, que les Bons Municipaux confèrent à leurs porteurs la faculté de souscrire par privilège aux Emprunts que la Ville pourra émettre avant la date de leur remboursement, est donc compréhensible qu'en raison de leur durée plus longue les Bons à un an attirent particulièrement l'attention.

TRIBUNAUX

Vols dans les grands magasins

La huitième chambre correctionnelle a condamné hier, le nommé Pellegri à quatre ans de prison et à six ans d'interdiction de séjour.

Pellegri, qui avait déjà à son actif sept condamnations, avait été surpris volant dans un magasin de la rue de la Harpe. Une perquisition opérée à son domicile, 104, cours de Vincennes, avait amené la découverte d'une telle quantité de marchandises volées qu'il fallut pas moins de trois voitures de déménagement pour les transporter. Dans un seul magasin, Pellegri avait dérobé pour plus de 5.000 francs d'objets.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Un écho de l'affaire Lombard

Les épiciers Lerebourg et Demichel, réformés judiciairement par l'agence Lombard, et qui avaient été condamnés à une année d'emprisonnement par le même conseil de guerre, s'étaient pourvus en cassation. Or, ces deux condamnés, revenant sur leur première décision, se sont désistés de leur pourvoi. Le conseil de révision leur en a donné acte par un arrêt. En conséquence, Lerebourg et Demichel ont été immédiatement dirigés sur le front, où, depuis plusieurs semaines, se trouvent dans les tranchées de première ligne les secrétaires d'état-major René Du Bois et Pierron.

Du Bois, dans ses lettres, déclare qu'il fera tout son devoir de bon Français pour faire oublier ses souffrances. Quant à Pierron, il a demandé à Mlle Germaine Pion qui présente sa défense, de vouloir bien accepter sa marraine. La jeune avocate a accepté.

Cultivons notre jardin

M. Ducrocq, chargé par le ministre de l'Agriculture de l'organisation des jardins potagers civils et militaires, a obtenu d'un certain nombre de communes environnant Paris la libre disposition de terrains d'accès facile, propres à la culture des légumes. Ces terrains sont destinés aux familles parisiennes qui voudront en tirer parti et qui pourront les louer aux mairies d'Asnières, Créteil, Epinay, Montreuil et Plessis-Robinson. Les intéressés auront seulement à se procurer les outils et les semences, et à préparer à temps perdu leurs futures récoltes.

Exposition aux GRANDS MAGASINS DU PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ, de Confections pour hommes, dames et enfants, spécialité pour uniformes, vêtements militaires, de travail et de sport, lingerie, layettes, corsets, chapellerie, chaussures, Parfumerie, articles de voyage, sport et cycles. Cycles, voitures d'enfants. Mobiliers par modèles. Les Magasins seront ouverts le lundi de la Pentecôte.

STENO-DACTYLO

Rue de Rivoli, 53

Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langue.

FACE A L'ENNEMI

LA VILLE EN SENTINELLE

Avant la guerre, la ville ressemblait à une énorme caserne. C'était, toute la journée, un va-et-vient de plantons et d'ordonnances, de corvées et de troupes s'en allant à l'exercice dans un fracas de tambours et de clairons. A cinq heures, le piétinement continu de souliers à clous emplissait les rues et les avenues, rouges par les innombrables pantalons garance qui y circulaient. Au café, on se croyait à la cantine; au restaurant, on pensait être au réfectoire. Mais, à présent, les temps sont changés. Les petites troupes en culottes rouges et les hussards fringants sont remplacés par des poilus vêtus de bleu horizon avec un casque; ils ont autre chose à faire que de déambuler les bras ballants sur le trottoir. La ville a une gravité et une grandeur héroïques. Les canons boches visent la ville, et les taupes sont passés. Il y a des maisons à demi écroulées, des toits défoncés, des persiennes qui pendent; l'horloge de la gare est venue s'écrouler sur le pavé, arrachée de sa niche comme un œil de son orbite. Presque tous les civils sont partis; les volets sont fermés.

Mais ce n'est pas une ville morte. Il y a une grande circulation d'hommes et de voitures de toutes sortes.



Les gros camions automobiles trépidant et bourdonnant comme de monstrueux insectes s'en vont droit devant eux, faisant jaillir la boue sous leurs pneus jumelés. Les mules fines et élégantes traînent au grand trot les voitures légères qui vont grimper les flancs abrupts des montagnes couvertes de sapins noirs, domaine des « diables bleus ». Il y a aussi le train des voitures régimentaires, attelées de chevaux à longs poils rêches. La boue couvre hommes, chevaux et voitures et donne une teinte uniforme aux bâches vertes, aux carrosseries grises, aux capotes bleues. Il y a aussi les cyclistes avec de grosses sacoches de cuir.

Tous les matins, c'est du côté de la gare un encombrement de véhicules pour attendre le train de Paris.

Mais le train est arrivé. Les permissionnaires qui reviennent passent en détachement, et les voitures sont encore là. Qu'est-ce qu'on attend? Il y en a qui s'impatientent.

« Alors quoi! elle ne viendra pas? »

« Avec ça qu'on n'est pas en avance! »

« Pleure plus, la voilà qui vient! »

Celle qu'on attendait paraît enfin. C'est une femme pesamment chargée; derrière elle marchent deux gamins, traînant aussi de lourds ballots.

C'est la marchande de journaux.

On l'entoure, on l'assiège; elle fend la cohue avec peine.

« Un peu de patience, les gars, chacun son tour. »



Elle pose ses paquets de journaux sur une table, devant un café, et la distribution commence.

Les commandes se croisent :

« Excelsior ! »

« Le Matin ! »

« Le Journal. »

« Le Petit Journal, pour moi. »

Quand on est servi, il faut traverser la bousculade avec son butin. C'est toute une histoire.

Un soldat déploie le journal qu'il vient d'acheter pour voir tout de suite les nouvelles. Le conducteur de sa voiture est furieux :

— Sans blague, c'est-y que tu te fiches du monde? On n'est pas assez en retard comme ça ?

Mais, tout de même, il ajoute :

— Y a du neuf ?

— Le communiqué n'est pas mauvais; quant au reste, je te dirai ça en route. Quand je lis les boniments des gens de l'arrière, moi, je rigole.



Cependant, les moteurs ronflent, les chevaux démarrent et glissent sur le pavé. En route! De la gare sortent encore des permissionnaires; les plus débrouillards courent après les voitures pour essayer de s'y caser, les autres s'en vont à pied : « On arrivera toujours assez tôt! »

Ces allées et venues de permissionnaires, ceux qui s'en vont et ceux qui s'en reviennent, font un défilé quotidien à travers la ville; ils apportent, les uns un peu du calme des villes paisibles de l'arrière, les autres un peu de l'air vif qu'on respire dans la tranchée, là-haut, sur les montagnes bleues.

Les rues qui montent au château, jadis pleines de la gaieté crapuleuse des cafés à soldats, sont mornes et silencieuses. Le long des grandes avenues, quelques silhouettes assez mélancoliques flânent. Un groupe d'officiers aviateurs, sur un rang, barre le trottoir; ils ne sont pas dorés et pimpants comme ceux qu'on rencontre à Paris, mais, pour être plus rude et plus martiale, leur élégance n'en a pas moins grande allure.

La nuit tombe et rien ne s'allume. Les magasins sont fermés; les cafés eux-mêmes ont mis les volets, ne laissant ouvert qu'un étroit passage devant lequel pend un rideau de serge verte. Il fait nuit, une nuit noire absolue, que troue seulement, par instant, le point rouge d'une cigarette ou l'éclair d'une porte qu'on ouvre sur une salle éclairée. Devant la gare, des poilus qui partent en permission attendent qu'on les laisse entrer sur les quais. Ce sont des silhouettes trapues, des groupes épais d'où jaillit quelquefois l'éblouissante clarté d'une lampe électrique.

Quelquefois aussi, une voiture automobile passe, et, devant elle, les phares rongent la nuit et projettent leur lumière sur les façades des maisons endormies.

Dans les cafés encore ouverts, les consommateurs attendent qu'il soit l'heure de rentrer à la caserne; des sous-officiers font une manille, des poilus chargés de musettes, le casque passé dans la courroie du bidon, parlent du beau voyage qu'ils vont faire vers leurs maisons. Le petit café, d'être si strictement calfeutré, est comme une oasis de lumière et de tendresse dans l'épaisse nuit du dehors.

C'est dans ce café que j'ai entendu raconter une histoire bien jolie. Ce n'est pas un officier d'artillerie qui tenait ces propos, mais un vieux petit civil que tous les bombardements du monde ne décideraient pas à quitter sa maison. Il expliquait que c'était le Lion — le monumental Lion de granit rose taillé dans le roc, en souvenir de l'héroïque défense de la cité dans une autre guerre — qui préservait la ville des prétentions des artilleurs boches. Il racontait comment, de quelque façon que leurs canons fussent pointés, le Lion se trouvait dans l'angle de leurs tirs et empêchait les obus de tomber sur la ville.

N'est-elle pas charmante la stratégie de ce vieux petit bonhomme?

On imagine si bien le Lion gigantesque qui ne craint pas l'ennemi, et au pied du roc la ville qui se blottit, confiante, comme des poussins sous l'aile de la poule.

André Warnod.

La reconstitution des régions envahies

On sait que par un arrêté en date du 30 avril dernier, M. Malvy, ministre de l'intérieur, a institué un « service spécial » chargé d'étudier toutes les mesures susceptibles d'aider à la reconstitution des régions envahies.

M. le sous-secrétaire d'Etat du service de santé vient, par une initiative des plus intéressantes, d'accorder sa collaboration à cette œuvre dont on ne saurait nier l'importance.

M. Justin Godart, en effet, par un arrêté en date du 2 juin, a constitué une commission chargée d'établir un bilan de l'état et de la nature du matériel actuellement possédé par le service de santé, matériel qui se trouvera sans utilité pour l'armée, à la cessation des hostilités, et qu'il se propose de céder, soit à titre onéreux, soit à titre gratuit, au ministère de l'intérieur, afin d'être distribué aux localités envahies.

Si l'on veut bien envisager que ce matériel comprend des barques démontables; du matériel de literie : couchettes métalliques, draps, couvertures, matelas et traversins; des objets d'habillement, du linge, des ustensiles de cuisine, fourneaux, des objets de buanderie, de la vaisselle, des appareils de chauffage, d'éclairage; des meubles, armoires, hanes, bureaux, chaises, fauteuils, tables, glaces, pianos, etc.; des rebelles, brouettes, brocs, cuvettes, arrosoirs, cruches, fontaines, etc., on tombera d'accord qu'une telle mesure faciliterait singulièrement la reprise de la vie locale dans toutes les régions dévastées par la guerre.

A l'Académie française

La séance de l'Académie française a été levée hier en signe de deuil, en raison du décès de M. Emile Faguet.

Huit fauteuils sont donc désormais vacants sous la coupole. Ce sont les sièges de M. Jules Claretie, décédé le 23 décembre 1913; de M. Henry Roujon, décédé le 1^{er} juin 1914; de M. Jules Lemaitre, décédé le 5 août 1914; du comte de Mun, décédé le 6 octobre 1914; de M. Alfred Mézières, mort le 10 octobre 1915; de M. Paul Hervieu, décédé le 25 octobre 1915; de M. Francis Charmes, décédé le 4 janvier 1916, et enfin celui que M. Emile Faguet occupait depuis 1900, époque où il avait succédé à Cherbuliez.

Le nombre des votants s'est abaissé à vingt-huit membres, MM. Lyautey, Capus, de La Gorce et Henri Bergson, élus mais non officiellement reçus, n'ayant pas droit au vote.

On sait que l'Académie a décidé de ne procéder qu'après la guerre au remplacement de ses membres décédés.

Une nouvelle "Journée de Paris"

Nous aurons le 11 juillet prochain, une seconde « Journée de Paris », organisée par la municipalité et autorisée par M. Malvy, ministre de l'intérieur.

La commission chargée de son organisation a décidé de mettre en vente, au profit des diverses œuvres de guerre de l'Office départemental, plusieurs sortes de souvenirs, notamment une médaille représentant le profil du général Gallieni, des bijoux et des brochettes, plus de cinq millions d'insignes de cinq modèles différents.

La médaille du général Gallieni sera la reproduction d'une grande plaquette représentant les traits de l'ancien gouverneur de Paris qui sera conservée au musée Carnavalet.

Faits divers

Les trous de Paris. — Vers 3 heures, dans l'après-midi d'hier, une excavation de 1 m. 50 de longueur sur 1 mètre de largeur et 2 mètres de profondeur s'est produite sur le trottoir en face du numéro 6 de la rue Lepelemont.

Des mesures de précaution ont été immédiatement prises par le service des ponts et chaussées.

Une chute mortelle. — M. Pierre Maurice, âgé de soixante-deux ans, livreur, demeurant 21, passage du Général, occupé au déchargement d'une voiture, rue de Valenciennes, un faux mouvement le précipita sur la chaussée.

Dans sa chute, le malheureux se fractura le crâne et il succomba à l'hôpital Saint-Lois, où on l'avait transporté.

Réclamez-nous d'urgence

les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20; année 1915, 0 fr. 15. Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30; année 1915, 0 fr. 25.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE BOCHE A BOSSE

C'était un tout petit homme aux cheveux gris, avec des yeux extraordinairement vifs. Il s'était démené comme un diable en criant : « Kamerad! kamerad! » et on n'avait pas tiré. Quand il fut dans notre trou, il poussa un soupir de satisfaction, et on constata que ce guerrier du kaiser était affreusement bossu. Il dut s'apercevoir de notre stupeur, car il nous expliqua tout de suite qu'on l'avait versé dans l'armée contre son gré, comme tant d'autres qui étaient boiteux, borgnes, manchots... Et voilà qui en disait long sur la guerre d'usure. Quelqu'un lui jeta un morceau de pain, qu'il dévora gloutonnement. Alors, il nous conta son histoire.

Il s'appelait Kugel. Il exerçait à Londres son métier de tailleur, lorsque les Anglais l'avaient renvoyé en Allemagne, au lendemain des hostilités. Il avait trouvé ses compatriotes délirant à chaque nouvelle victoire; lui, Kugel, était demeuré triste : il avait toujours été triste.

— Je vois ça, fit l'un de nous, sympathique, en montrant la chose du doigt : ta bosse...

Mais non! Il était plutôt fier de sa bosse. Le seul ennui, c'est qu'à Berlin elle avait éveillé de furieuses jalousies : la faim commençait à se faire sentir. Beaucoup de gens, quand il passait dans la rue, croyaient qu'il dissimulait des vivres entre ses deux épaules. On disait : « Encore un accapareur! » — « Idée folle, idée stupide! » Mais tout s'enchaîne; on estimait généralement « qu'il fallait qu'il fût bien nourri pour avoir tant de graisse sur le dos ». Et on le suivait avec des yeux de haine. « Graisse sur le dos, ma bosse! s'indigna le petit homme, quelle idée folle! Teuff! teuff!... Quelle idée stupide!... » On parlait tout haut de sa valeur comestible, comme s'il avait trimbalé une poularde sous son veston. Les femmes, elles, l'admiraient plutôt. Et voilà qui l'inquiétait davantage encore : c'étaient des « Herr Kugel » par-ci, des « Herr Kugel » par-là, parce qu'un homme comme lui — elles le pensaient — devait constituer une fameuse ressource dans une cuisine, un homme avec des réserves. Preuve que la calomnie avait porté ses fruits! Certains affirmaient qu'on devrait perquisitionner dans sa bosse, parce qu'il y recélait des suifs — aliment utile — ou du beurre, et peut-être même du sucre. Dans la cité hantée de famine, les appétits s'aiguisaient sur son passage. Herr Kugel comprit que ça devenait décidément très mauvais pour lui. En sorte que, lorsqu'il lui fallut endosser l'uniforme, il envisagea la chose comme une libération; son supplice, pourtant, allait seulement commencer.

L'armée, comme la population civile, avait le ventre creux. Dans les tranchées, Herr Kugel fut en butte aux mêmes insinuations. Mais, cette fois, aucun doute n'était plus possible. Des « kamérades » affûtaient sournoisement leurs couteaux dès qu'il approchait; la veille, deux Poméraniens en étaient venus aux coups pour décider qui découperait une première tranche dans sa bosse. Herr Kugel n'avait dû son salut qu'à une fuite rapide.

Nous nous fîmes à Kugel. Il se montrait utile avec l'aiguille. Par ses soins, pas un bouton ne manqua à nos capotes. Il pelait aussi les patates. Tout de même, dans ce poste avancé que nous occupions, sans communication depuis six jours avec l'arrière, où les cuisiniers n'arrivaient pas, nous nous serions bien passés de cette bouche inutile.

Ce fut une boîte à singe qui rompit cette belle harmonie. Bertheaume, un Parisien, avait décidé de la faire revenir à la poêle avec des oignons : le lard faisait absolument défaut.

— Kugel, il va falloir nous en prêter un peu, dit Bertheaume, toujours disposé à rire.

— De quoi, herr Bertheaume?

— De ton lard.

— Teuff! teuff! Herr Bertheaume « blaisante », je crois.

Il affectait de prendre ça à la blague, mais il n'était pas du tout à son aise, parce qu'il voyait que le Français paraissait très sérieux.

— Nos provisions commencent à s'épuiser, fit Bertheaume. C'est là l'affaire en cinq secs. Ce soir, on causera de la situation.

Herr Kugel fut admis au conciliabule.

Bertheaume fut tout à fait correct. Il expliqua d'abord que nous n'étions pas des barbares par principe, comme les apôtres de la « kultur ». Seule, la nécessité urgente, ajoutait-il, en chignant de l'œil de notre côté, réclamait le sacrifice de l'individu à la collectivité. En deux mots, on manquait de lard pour

agrémenter les petits pois : Herr Kugel avait des disponibilités : « Voyons, montre-nous ça! »

Il fallut bien qu'il quittât sa tunique. Alors, chacun examina la bosse comme on tâte un abcès, une poire ou un melon. Et ça faisait pousser des petits cris à Kugel, chatouilleux. « Elle est bien mûre, opina quelqu'un. »

En somme, il n'était pas question de martyriser un prisonnier : l'idée consistait simplement à réquisitionner un aliment indispensable, qu'on versait intégralement à la masse. Ça allait bien, puisque Kugel était socialiste. « Et puis, ajouta Bertheaume, t'en fais pas, vieux, tu ne seras plus bossu! »

— Teuff! teuff! herr Bertheaume.

Mais Bertheaume n'était pas homme à lâcher une idée. Sa théorie, à tout prendre, était assez séduisante. Il s'appuyait sur le cas du chameau, dont la bosse constituait une réserve graisseuse, sans rivale pour son alimentation. Grâce à elle, ce sobre animal pouvait courir des heures entières sans boire et sans s'échauffer.

— Tout le problème, continua-t-il, tandis que nous nous mordions les lèvres pour ne pas rire, c'était d'opérer la soustraction sans brutalité, sans boucherie inutile, sans répandre le sang. On tenait la solution élégante. Il ne s'agissait pas de tailler à vif dans les chairs ou dans la peau, tissus délicats, mais de prélever la matière adipeuse, qu'on emploierait avec économie, sans en rien perdre; à la rigueur, les déchets pourraient être appliqués à la fabrication des chandelles.

— On en manque, fit Bétrou.

Pour cela, Bertheaume avait songé au mécanisme de succion de la ventouse et de la sangsue. Et il nous montrait une pompe, guère plus grosse qu'une pompe d'auto, jusqu'alors utilisée à l'épuisement des eaux, et qui saurait, après légère modification, aspirer sans douleur les excédents gras à réaliser.

— Adopté! fit-on avec ensemble.

Alors, on remit l'opération au lendemain et on gratifia Kugel d'un quart de vin supplémentaire, pour lui donner du « cran » avant les épreuves.

Pourtant, il ne s'endormit pas. Au clair de lune, il tournait toujours autour de la pompe, examinant avec curiosité ce nouvel instrument de torture, vérifiant le piston, faisant travailler « l'appareil de succion » sur le creux de la main. Il hochait tristement la tête et s'éloignait de quelques pas. Et puis, il revenait encore vers la sinistre machine. Il est certain qu'il vivait dans une frousse intense.

Pour moi, j'étais plus qu'à moitié assoupi. Cependant, voici ce dont je fus témoin, sans avoir l'énergie d'intervenir. Kugel, en bras de chemise, pompait avec une hâte frénétique. Il avait fixé sur sa bosse l'extrémité du tuyau de caoutchouc et pompait, pompait tant qu'il pouvait. Or, au lieu de diminuer, sa bosse enflait à vue d'œil, grossie de tout l'air qu'il y envoyait. Elle devint énorme. Elle atteignit des proportions considérables. Herr Kugel ne fut bientôt qu'une boule et, soudain, il parut flotter légèrement au-dessus du sol et, pareil à une bulle de savon, il s'éleva dans les airs. Je compris trop tard son astucieux dessein de nous fausser compagnie. Déjà, il allait atteindre les nuages, quand je le vis éclater comme un ballon d'enfant, parmi un épouvantable fracas.

A cet instant précis, je fus réveillé en sursaut. Une marmite venait de tomber à dix mètres. Tous nos hommes étaient sains et saufs. Seul, Herr Kugel avait disparu, réduit en miettes par l'horrible obus. Ce fut alors que je me rendis compte que la dernière partie de cette affaire n'avait été qu'un rêve — ou qu'un cauchemar. Avec les autres, je sentis toute l'étendue de notre infortune : nous avions perdu le pauvre Kugel. Et chacun essuya quelques larmes.

André Savignon.

Le mage Talazac en correctionnelle

Des 1908, les époux Talazac faisaient une reclame tapageuse pour vendre des talismans, des objets magiques qui devaient faire triompher de la fatalité. Pour suivre une première fois pour escroquerie, Talazac fut condamné à quatre mois de prison avec sursis et 500 francs d'amende. Sa femme, dite « Michaëla », s'en tira avec 300 francs d'amende.

Les époux n'en continuèrent pas moins leur lucrative industrie. Les prospectus et les brochures furent envoyés à profusion, et les bénévoles clientes affluèrent à l'officine, faubourg Saint-Denis.

Tout à tour, le mage Talazac se faisait appeler « Moris Occultus », le « Sorcier des Roches », ou le « Sorcier Rouge ». Il offrait santé, richesse, bonheur, en vendant de la corde de pendu, des dents de loup, des pieds de taupes et des pommades faites de croûtes de rats et de cendre de chauve-souris.

Talazac comparaisait, hier, devant la dixième chambre correctionnelle, à nouveau inculpé d'escroquerie. Après réquisitoire du substitut Barathon du Monceau et plaidoirie de M^{re} Albert Noël, le « mage » a été condamné à quatre mois d'emprisonnement.

LA VIE INTELLECTUELLE

Les enfants et la guerre

M. Alfred Machard a choisi depuis longtemps ses héros d'épopée. Ce sont les enfants qui grouillent dans les faubourgs parisiens. L'enfant du peuple de Paris est devenu un personnage essentiel du roman contemporain depuis que Léon Frapié a écrit *la Martenelle*. On se tromperait beaucoup si l'on croyait que la guerre a diminué son importance littéraire. L'enfant du peuple de Paris est un héros toujours très actif et toujours prêt aux héroïsmes de toutes sortes. La guerre, elle aussi, surexcite sa jeune âme. M. Frédéric Boutet, récemment, dans *Victor et ses amis*, prouvait que la guerre développe sa générosité. M. Alfred Machard, dans *la Guerre des Mômes*, montre surtout que la guerre engendre chez lui une animation singulière. La générosité? peut-être! Mais accessoirement et comme par hasard. La morale des histoires que M. Alfred Machard conte avec verve et avec le sens exact du pittoresque populaire, c'est Bonté-Bibi (huit ans) qui l'exprime en une formule apparemment décisive :

— Mon vieux, depuis qu'il y a la guerre, on n'a jamais tant rigolé.

Certes, on peut avoir une conception plus ambitieuse et plus émouvante du rôle des enfants. M. Elie Dautrin qui vient de publier *Nos petits pendant la guerre et nos grands* affirme d'abord que les enfants d'aujourd'hui sont prodigieux. Et comme M. Elie Dautrin a le goût de la logique, il professe que tout est à sa cause. Ça, c'est une idée.

Mme Hollebecque, qui connaît admirablement l'intelligence et le cœur des « tout petits », publie *la Jeunesse scolaire de France et la guerre*. Et elle démontre de la manière la plus persuasive que, durant la guerre, le rôle des écoliers dans la vie nationale est naturellement, nécessairement accru. Il se pourrait.

Je suis, du moins, obligé de déclarer immédiatement que les jeunes héros des romans de M. Alfred Machard ne savent pas encore que l'on fonde sur eux de si belles espérances. Ils ne sont pas préoccupés du tout de leur devoir social.

Cela ne signifie point qu'ils soient incapables de remplir ce devoir. L'instinct supplée bien des choses. Et les terribles mômes du faubourg ont parfois un instinct de fraternité pour les malheureux qui les pousse à des actes très recommandables, et, peut-être, sublimes. Mais, le plus souvent, ils ne songent qu'à s'amuser. Ils s'amuse avec l'énergie la plus violente. Le trouble de la vie française se répercute dans leur jeune âme. Mais le trouble de la vie française leur donne surtout des occasions inattendues de s'ébattre tumultueusement.

M. Alfred Machard n'embellit pas ses héros fantaisistes et truculents — et vrais. Je me demande s'il les aime. Il les choisit dans les milieux les plus misérables : mais il ne me paraît pas qu'il ait beaucoup de sympathie apitoyée pour cette misère humaine.

En faisant vivre ses petits héros au jour le jour, il ne s'abstient pas de dessiner quelques caricatures. A certains moments, on distingue je ne sais quelle âpre satire. Sans doute, les mômes de M. Alfred Machard sont les gosses de Poulhot. Mais il leur arrive de grimacer. Et M. Alfred Machard laisse pressentir le vice fatal, les débâcles inévitables.

Il ne s'indigne pas. Il n'est pas un réformateur bienveillant et optimiste. Il n'est pas le champion de l'idéal. Il raconte ce qu'il a vu, et il le raconte en ricanant.

Les petits héros en guenilles ont tous des noms grotesques on ne s'en fait. Il y a Trique et Panucule, et Papouillard, et Panuche, et Mme Piénu l'épicière, dont le fils est surnommé justement Camembert, et Burn et Lamirte, et Pistouille et Prunelle et Carafe. Quant aux filles, elles s'appellent Aurélie Gaimin, Mathon Simplice, Trinité Télémaque, Apollonie Trimouille... L'institutrice, c'est Mlle Rigue. Orné de ces noms-là, les mômes valeureux du faubourg n'emploient pas dans leurs conversations véhémentes et d'ailleurs intarissables le langage des demoiselles bien élevées. Ils parlent l'argot le plus pur. Ils semblent ne parler que l'argot. S'ils ne modifient pas leur vocabulaire, j'ai peur qu'ils ne brillent plus tard ni parmi les gens du monde ni parmi les académiciens. Cela ne signifie pas que leur langage soit moins savoureux, ni moins coloré en même temps, que celui des académiciens. Tout au contraire. Et même, ces petits enfants du ruisseau savent déjà des choses que les académiciens ne savent peut-être pas. Et ils les disent comme ils les savent.

Ils ont, au reste, une imagination frénétique. Ils combinent les amusements les plus baroques, et ne se préoccupent pas des conséquences. Le bien, le mal n'existent pas pour eux. Ils ne respectent pas la propriété, et ils ne respectent guère la famille. Ils ont le mépris des filles, plus faibles, et qui les admirent. Ce sont de petites brutes merveilleuses et débâchées. Et comiques, parce qu'elles sont de Paris. A la fois très drôles et très douloureuses. Que deviendront ces mômes agités, malins, ronés, sournois, aventureux déjà, et déjà inquiétants? M. Alfred Machard l'ignore et veut l'ignorer. Il peint seulement la vérité...

C'est parce que M. Alfred Machard a beaucoup de talent que cette vérité paraît tout ensemble exhalante et très triste.

J. Ernest-Charles.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

LES TORPILLES AÉRIENNES

Comment les Allemands luttent contre nos lance-mines



Soudure des ailettes sur les torpilles aériennes

On sait que la guerre actuelle a remis sur les rangs toute une artillerie et des engins que l'on croyait démodés : arapouillots, mortiers, grenades, etc... Ces moyens de destruction trouvent cependant leur emploi tout indiqué dans une guerre qui ne développe plus ses thèmes de combat en mouvements de grande envergure, mais fait servir toute sa science à s'accrocher désespérément au terrain. Cette méthode a été innovée et appliquée par les Allemands qui, se sentant impuissants à renouveler leur grand effort, venu se briser sur la Marne, s'ingénient à tenir le plus longtemps possible sur place. Dans ces conditions, les lignes de front peuvent se comparer à deux adversaires du moyen âge qui, bardés de fer, cherchent réciproquement le joint de l'armure où ils pourront enfoncer le coup mortel.

Cette guerre de pres, où les positions sont pourvues de défenses formidables, réclame donc une artillerie appropriée, c'est-à-dire aisément maniable, peu encombrante, en même temps que capable d'exercer un pouvoir destructif considérable.

Posé dans ces conditions, le problème n'est pas neuf. Il remonte aux guerres de siège, dont l'un des plus mémorables exemples nous est fourni par l'expédition de Crimée, de 1854, qui concentra ses opérations autour de la forteresse de Sébastopol. Il n'y a donc eu qu'à reprendre les solutions anciennes, en s'appliquant toutefois à les faire profiter des progrès techniques modernes.

Parmi les engins de tranchée, l'un, le plus souvent mis en action, est le lance-mines, plus connu sous l'appellation allemande de *minenwerfer*.

Ce sont les Allemands qui, les premiers, firent usage des canons de tranchée. Ces engins lançaient sur nos troupes, occupées à creuser leurs retranchements, de grosses bombes qui bouleversaient les ouvrages commencés. Ne disposant pas encore de canons semblables pour leur riposter, nous eûmes d'abord à souffrir cruellement de leurs coups. En attendant mieux, nous sortîmes nos crapouillots de tous âges qui crachèrent à toute volée sur les Roches. Nous mettions fiévreusement à profit le temps que nous laissait cette première parade pour construire des bouches à feu analogues à celles de nos ennemis. Rapidement nous sommes parvenus à en avoir un aussi grand nombre et à les utiliser avec la même efficacité.

Aujourd'hui nos usines produisent des engins doués des derniers perfectionnements, qui lancent dans l'espace de véritables « torpilles aériennes ».

La torpille terrestre copie en raccourci la forme de la torpille marine. Elle est aussi chargée d'une grande quantité d'explosif et possède en outre trois ailettes qui assurent sa stabilité et sa direction.

On s'est d'abord servi pour lancer cette torpille d'un vénérable et petit canon, le canon de 58 millimètres, qui croyait avoir bien gagné ses invulnérables dans un musée.

Ici la torpille ne pénètre pas dans le canon. Elle est fixée par sa base à un cylindre d'acier qui seul s'enfonce dans l'âme de la pièce, tandis que la bombe reste à la gueule. Lorsque le coup part, par suite de la déflagration de la charge de poudre introduite par la culasse du canon, on voit la tor-

pille lentement filer dans l'air, suivie de sa queue cylindrique.

Ces canons n'ayant pas besoin d'effectuer des tirs à longue portée, on peut leur faire envoyer des projectiles dont la masse est proportionnellement énorme. C'est ainsi que parmi les torpilles aériennes que projette le canon de 58, entre 300 et 600 mètres, il y en a dont la charge d'explosif est presque aussi considérable que celle contenue dans les gros obus de marine. Comme il est en effet inutile que les parois des torpilles soient aussi résistantes que celles des obus, puisqu'elles n'ont pas à subir une violente pression de gaz au départ, l'explosif peut représenter la plus grande partie de leur poids.

Les effets destructeurs de cet engin sont tels qu'il faut les avoir vus pour en croire la réalité. Les torpilles moyennes creusent dans le sol un entonnoir dont le diamètre dépasse 5 mètres, alors que la profondeur atteint 1 m. 50 et parfois 2 mètres, tandis que la terre est projetée de tous côtés en trombes. Une torpille est capable de bouleverser un élément de tranchée lorsqu'elle explose à proximité et d'ensevelir les occupants sous les amas de terre.



Expédition des torpilles aériennes sur le front

Ces petits canons de tranchée présentent sur les grosses pièces cet avantage qu'on peut les déplacer facilement et les masquer plus aisément pour les mettre à l'abri du danger du repérage.

La meilleure preuve de l'efficacité du tir de nos lance-bombes est que les Allemands s'ingénient à rechercher tous les moyens possibles pour les

attrahir. Cette opération ne va pas cependant pour eux sans de sérieuses difficultés, puisqu'ils sont forcés, en fin de compte, de faire appel à tout leur matériel d'artillerie pour chercher le succès.

Le haut commandement allemand a donné aux chefs d'unités des ordres et des conseils, afin de déterminer l'usage des *minenwerfer* et d'indiquer la meilleure façon dont les bombardiers doivent se servir de leurs engins pour chercher à contrarier l'action des nôtres.

La concentration des feux à l'aide des *minenwerfer* ne doit être pratiquée par les officiers boches que suivant un plan établi après réflexion, et il leur est interdit de l'exécuter sans liaison avec l'artillerie lourde, l'artillerie de campagne, les mitrailleuses et les grenades à fusil. Les artilleurs ne doivent commencer de tels bombardements qu'après s'être livrés à une reconnaissance détaillée des objectifs à atteindre et il leur est ordonné de repérer avec exactitude les lance-mines français, ainsi que nos postes d'observation, nos abris, les bâtiments que nous occupons, les ponts, les tunnels et tous les chemins qui mènent à nos positions.

Si notre activité se manifeste sur un point du front par un tir de lance-bombes particulièrement gênant, les Allemands concentrent sur ce point des pièces d'artillerie lourde et des pièces de campagne ainsi que des *minenwerfer* de calibre moyen. L'emplacement de nos lance-mines est repéré avec soin ; puis le jour choisi pour bouleverser nos retranchements, ils nous envoient quelques mines afin de provoquer notre riposte et s'assurer ainsi que nos engins occupent toujours la même place. Dès que nous répondons, l'artillerie boche a l'ordre d'ouvrir immédiatement le feu, balayant avec ses projectiles de gros calibre les emplacements mêmes de nos *minenwerfer*. Tandis que les batteries de campagne s'attaquent aux tranchées latérales et aux tranchées d'arrivée afin d'empêcher nos bombardiers de se mettre à l'abri.

Il existe encore nombre d'autres moyens préconisés par le commandement allemand pour obtenir des résultats favorables, mais tous doivent avoir pour premier guide de préparer l'attaque avec soin et méthode.

Comme nos ennemis se croient assurés que nos lance-bombes ne manqueront pas de riposter à leur feu, ils ont soin de ne laisser dans leurs tranchées de première ligne qu'un petit nombre d'hommes, tant que dure notre tir. Cette disposition, pensent les Allemands, ne présente aucun danger pour leur sécurité parce qu'ils comptent que nous ne les attaquerons pas avant d'avoir cessé le feu.

Les Allemands se préoccupent aussi de n'employer leurs munitions qu'à bon escient. Aussi trouvent-ils préférable de placer leurs petits *minenwerfer* de fortune sous les ordres directs des commandants de secteur qui sont chargés d'effectuer, heure par heure, le bombardement des éléments de tranchées dans lesquels leurs observateurs ont signalé des mouvements.

Les commandants allemands de brigade ou de division ont seuls la responsabilité de régler l'emploi des *minenwerfer* légers rayés, des moyens et gros *minenwerfer*, ainsi que celui de leurs munitions. Comme il arrive souvent qu'il faille déplacer ces engins, nos ennemis jugent qu'il est préférable d'en confier la direction à un officier

qui s'enquerra de nouveaux emplacements et de postes favorables à l'observation.

Nos ennemis redoutent à tel point les effets prolongés du feu de nos *minenwerfer* que lorsqu'ils sont impuissants à le maîtriser, ils préfèrent sortir de leurs tranchées pour essayer de s'emparer de nos engins.

BLOC-NOTES

BIENFAISANCE

Sous le patronage de M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et au profit de l'Orphelinat des Arts, la journée du 15 juin, après-midi et soirée, mettra sous les yeux du public l'aspect réel de notre guerre et ses émotions les plus tragiques.

Sur l'invitation de Mme Poilpot, présidente, M. Poincaré, président de la République, a promis d'assister à cette inauguration, ainsi que de hauts personnages officiels.

DEUILS

Un service religieux à la mémoire de lord Kitchener et de son état-major a été célébré hier matin devant une nombreuse assistance, en l'église catholique anglaise (Saint-George's Church), rue Auguste-Vacquerie.

L'ambassadeur d'Angleterre, sir Francis Bertie, lord Granville, colonel Ward-Huller, attaché militaire, et F. Acton, attaché naval, ainsi que les autres membres de l'ambassade anglaise, étaient présents. Les ministres de la Guerre et de la Marine et le gouverneur militaire de Paris étaient fait représenter.

Parmi les officiers étrangers, le général Stefanovitch, attaché militaire serbe, le colonel Ignatiev, attaché militaire russe, le colonel baron Empain et le commandant Marchal, de l'armée belge.

Une délégation de la colonie arménienne de Paris avait été amenée par l'archiprêtre, Père V. Kibarian.

Nous apprenons la mort :

M. vice-amiral Richard, décédé à Saint-Cyr-en-Talmont (Vendée). Il avait été attaché naval à Londres, chef de division navale de l'Océan Indien, commandant en chef de la division navale de l'Atlantique et commandant en chef de l'Escadre de l'Extrême-Orient.

Du colonel Felly, du 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, commandeur de la Légion d'honneur, commandant une brigade d'infanterie, mort pour la France.

Du capitaine Jean Gaudet, du 60^e d'infanterie, mort pour la France à la rate 303, le 14 mai, et de son frère, le soldat Henry Gaudet, du 131^e d'infanterie, compagnie de mitrailleurs, tué à l'ennemi, le 21 mai, tous deux fils du professeur au lycée du Mans.

De M. Edmond Floucaud de Fourcroy, du 15^e de ligne, mort à 20 ans, fils du contre-amiral et de la comtesse, née de Baux de Nafes.

De Mlle Marie Desballe-Desmets, décédée à Paris.

Du brigadier Frédéric Quélennec, pilote aviateur, abattu par l'aviation ennemie et tombé dans les lignes allemandes, le 31 mars, âgé de vingt-huit ans. Cité à l'ordre de l'armée, fils du commandant J. Quélennec, ingénieur conseil de la Compagnie du canal de Suez, et frère du sous-lieutenant J. Quélennec, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre.

Du capitaine Lecompte-Bonnet, commandant l'escadille M. T. 8, chevalier de la Légion d'honneur, tué en avion, le 15 avril.

De M. Henry Marotte, chef de bataillon au 174^e d'infanterie, mort des suites de blessures de guerre.

Du capitaine Jean de Riberalles, du 129^e d'infanterie, garde général des eaux et forêts, cité deux fois à l'ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France, le 22 mai, devant Verdun, à l'âge de vingt-sept ans.

De Mme de La Forrière, décédée à Angers, âgée de cent deux ans.

Du sergent Jean Renaude, du 31^e bataillon de chasseurs à pied, mort pour la France, cité à l'ordre de l'armée, fils de notre confrère M. Adrien Renaude, fondateur de la Revue contemporaine, et de Mme Jeanne Renaude, la distinguée cantatrice.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — Rappelons à nos lecteurs que c'est aujourd'hui, à 1 h. 1/2, qu'aura lieu le gala donné au bénéfice des Soldats aveugles et des Réfugiés des Ardennes. Le programme comprend : la première représentation de *Madame Sans-Gêne*, d'après la célèbre comédie en trois actes de Victorien Sardou et Emile Moreau, poème de M. Simon, adaptation française de M. Paul Milet, musique de MM. Giordano.

La générale de ce soir. — Aujourd'hui, à 20 h. 30, répétition générale de la revue du théâtre Antoine en deux actes de M. Albert Willemetz, musique de M. Maurice R. Jacquet, et *Fin de la piston*, un acte inédit de M. Tristan Bernard (Vilbert, Marguerite Deval, Palau, Albany, Louvigny, Morgane, Nestor, etc., et Yvonne Printemps).

Ceux qui s'en vont. — Mlle Rosalia Roussel est décédée jeudi, à 4 heures. Les obsèques auront lieu aujourd'hui samedi. Réunion à 9 heures, au four crématoire du Père-Lachaise.

Au Conservatoire. — Les concours à huis clos ont commencé ce matin par l'examen d'histoire et de littérature dramatiques. Ils se termineront le mardi 27 juin par le concours de contrepoint.

Aux Bouffes-Parisiens. — Ce théâtre annonce les six dernières représentations de *Potash et Perlmutter*, toujours interprété par MM. Max Dearly, Arquillière, Mlle Madeleine Carlier. Dimanche et lundi de Pentecôte, matinées.

SAMEDI 10 JUIN

Comédie-arançaise. — A 8 h. 30, *le Marquis de Priola*. Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *la Traviata*, *Lumière et papillons*.

Odéon. — A 8 h. *Tricorne et Carole*. Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*, répétition générale.

Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...* Apollo. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Potash et Perlmutter*. Châtelet. — Matinée dim. et lundi, à 2 h. Soirée sam. dim. et lundi, à 7 h. 30, *les Exploits d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *le Contrôleur des wagons-lits*. Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*. (Maurice Maerck).

Gymnase. — A 8 h. 50, *la Charrrette anglaise*. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, *la Revue*.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orageuse*. A 9 h., *Paris*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès, chez les Scellon, Matinée jeudi et dimanche).

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hotel du Libre Echange*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Fille de Mme Angot*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*. Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 3 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Nymphes (Central 14-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Roi de la montagne*; *le Vainqueur*; *En Alsace*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 12 h. 145, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palé. — *Jaloux de demain* (Mlle Robinne); *Chacun son métier*; *Sur la Montre*; *En Orient*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *La dame au papillon noir*; *le Roi de la montagne*; *l'Escadron français à Malte*.

Petite gazette de la Comédie

Mardi 6 juin 1916, la Comédie a célébré le 310^e anniversaire de la naissance de Corneille en représentant, après *Corneille et Richelieu* — le petit acte de M. Emile Moreau créé en 1883 et bien digne de resser au répertoire — *Polyeucte* pour la « continuation des débuts de M. de Max ».

Quand le rideau se lève sur le décor de *Polyeucte* — devant une salle comble — je ne puis me défendre d'un serrement de cœur; ma pensée se reporte à l'après-midi du 3 avril 1915 où Mounet-Sully incarnait pour la dernière fois le martyr chrétien; je songe : ne s'est-on pas un peu hâté de reprendre *Polyeucte*? Sans doute on eut tort jadis de ne pas doubler Mounet-Sully; mais enfin pendant plus de trente ans il fut le seul *Polyeucte* livré à notre admiration; n'eût-il pas été plus décent, avant de lui donner un successeur, de nous laisser « user les souliers que nous portions » le jour de ses obsèques!

La représentation, remarquable avec Albert Lambert fils, Silvain et Mme Weber, nous a fourni, en ce qui concerne de Max, une preuve nouvelle de son inaptitude à comprendre nos grands tragiques français. Ses amis nous valent à tout propos son originalité. Je ne la conteste pas; je l'apprécie même dans certains cas; mais un acteur n'a point le droit d'être original aux dépens de son auteur. Le tragédien, ou le comédien, ne traduit pas sa propre pensée; il a, certes, loisir de déployer son talent de façon personnelle dans l'exécution de son rôle; son premier devoir consiste à rechercher, jusque dans ses moindres manifestations, la pensée de celui qui a conçu l'ouvrage. Eh bien! chez de Max, lorsqu'il interprète nos classiques, le plus souvent la conception est fautive et l'exécution toujours intéressante, conséquences naturelles de son individualité et de son éducation artistique. Celle-ci a été très soignée; pendant trois ans, de Max a suivi les leçons de Worms au Conservatoire, d'où il est sorti en 1891 avec deux premiers prix; sous la direction d'un maître incomparable il a appris à assouplir, à conduire sa voix, à détailler un texte, et cette base est si solide qu'elle lui permet de donner le change aux esprits superficiels, à ceux qui n'ont jamais pénétré au fond de l'âme de cette personne vivante qu'on appelle une tragédie. Mais Worms n'avait pas le pouvoir de transformer le tempérament de son élève; il lui a enseigné l'art de dire et d'agir; il ne dépendait pas de lui d'imposer à de Max une façon nouvelle de sentir et de penser. Examinons rapidement son interprétation du rôle de *Polyeucte*, non pas avec un vilain souci de dénigrement, mais avec l'esprit critique, ce qui est bien différent. De Max oublie d'abord qu'il joue une tragédie classique et non un drame romantique ou Shakespeare, et c'est une faute capitale. Dans le drame, où l'action se développe en plusieurs semaines, plusieurs mois, parfois même plusieurs années, l'évolution lente des sentiments, du caractère d'un personnage peut nous être présentée sous des aspects multiples, très variés; dans la tragédie où l'action flambe, en quelque sorte, en vingt-quatre heures, il n'y a plus évolution, mais révolution dans le cœur du héros; la tragédie est une crise; en dehors du mouvement de chaque scène, il y a un mouvement d'ensemble qui emporte la pièce et les personnages dans un tourbillon. De Max méconnaît totalement cette loi du moment; il compose chaque acte, chaque scène comme un morceau isolé; il ne vit pas dans l'ambiance de l'œuvre. Ainsi au 2^e acte *Polyeucte* « sortant du baptême, animé par sa grâce » — peut-être aussi le cœur meurtri par le trouble observé chez Pauline depuis le retour de Sévère, mais je laisse ceci de côté — *Polyeucte* court au temple briser les idoles, c'est lui qui décide et entraîne Néarque par l'impétuosité de son ardeur. De Max est lent, froid, il a déjà, avant l'action, le calme que *Polyeucte* ne trouvera que dans la réaction, l'œuvre une fois accomplie. Arrivons aux stances: de Max les débite joliment, harmonieusement, debout près du divan, sans bouger, filant le son sur le vers :

Qui nous rend à jamais contents.

afin de déclancher les applaudissements; c'est un récitatif. Quelques instants après, au moment où il cède Pauline à Sévère, il sanglote comme un enfant! Poliehe est plus héroïque au dernier acte de la pièce de M. Bataille!

Quelle étrange idée de Max se fait-il donc de la Foi? Comment ne comprend-il pas, ne sent-il pas l'émouvante grandeur de la situation! *Polyeucte* a vu mourir Néarque, il le revoit dans le ciel où il l'aura rejoint bientôt; se dématérialisant peu à peu, l'âme allégée du lourd fardeau des désirs terrestres, il s'élève insensiblement vers les cimes; déjà *Polyeucte* voit l'autre versant de la montagne; aussi monte-t-il vers le supplice avec un fervent enthousiasme. *Polyeucte* est une tragédie qui « finit bien »; Félix bénit cette « heureuse aventure ». Nous devons tous au dénouement nous trouver en présence d'une triomphante apothéose. Or Corneille a décrit une radiante transfiguration, de Max traduit — avec art — un pénible calvaire.

Emile Mas.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'exposition de la Cité reconstituée (terrasse des Tuilleries et salles du Jeu de Paume), M. Emile Binzelin fera, le 13 juin, à 3 heures, une conférence patriotique sur : *la Maison d'Alsace*.

LES SPORTS

CYCLISME

L'U.V.F. à Lyon. — Le Critérium International, organisé par le Comité lyonnais de l'U.V.F., sous les auspices de notre confrère *Lyon Républicain*, se disputera demain. Cette épreuve, de 170 kilomètres, comporte un challenge, dit « Challenge des Héros », et se courra sur le parcours suivant : Lyon, Brignais, Givors, Vienne, Tain, Romans, Beaupré, Vienne, Givors, Brignais, Lyon.

ATHLETISME

Le concours de grenades. — Rappelons que c'est dans les matinées de samedi et dimanche, de 9 heures à midi, que se dérouleront, au vélodrome du Parc des Princes, les épreuves du Concours de grenades; 108 concurrents sont inscrits.

Ces épreuves, au nombre de trois, sont les suivantes : 1. Lancer à 10, 15, 20, 25 et 30 mètres une grenade dans une tranchée simulée; 2. Lancer la grenade à 20 mètres dans une cible formée de cercles concentriques; 3. Lancer la grenade à la plus grande distance.

Réunion du C.A.S.G. — Demain dimanche, à 9 heures, au Stade Jean-Bouin, à Boulogne-sur-Seine, réunion du C.A.S.G. Handicap, 150 m., 800 m., 2 000 m. Handicaps, saut en hauteur, 500 m., 1 000 m. Relais (250 m. X 3). Formation des équipes sur le terrain. Engagements à M. Poulencard, 4, cité d'Antin, avant samedi midi.

Le Critérium de l'U.S.N. — Comme ouverture officielle de sa saison de piste, la commission d'athlétisme de l'Union Sportive de Neuilly vient de décider d'organiser un Critérium réservé à ses membres, qui se disputera sous forme de challenge, par addition de points, en trois réunions distinctes : la première scratch, la deuxième handicap, la troisième scratch. Epreuves : 100 m., 100 mètres, 1 500 m., sauts en hauteur et longueur avec et sans élan, lancement de la grenade. En outre, à chaque réunion, il sera réservé une épreuve hors critérium, 1 200 m. steeple, dotée de prix. Première réunion demain dimanche.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Pentecôte sportive à Lyon. — Au cours des fêtes sportives et musicales qui se dérouleront au Parc de la Tête d'Or, demain et lundi, au bénéfice des œuvres de guerre de l'Hôtel de Ville, une équipe lyonnaise sélectionnée participera, en football association, la plus formidable équipe suisse, celle du Club Athlétique de Genève, champion suisse pour 1916. Ces fêtes comportent également une réunion cycliste sur piste, un match de water-polo et diverses épreuves de natation auxquelles participeront les sociétés féminines, placées sous la présidence de Mme Edouard Herriot.

Le tournoi Sixte du Club Français. — Le Club Français organise un tournoi de sixte (équipes de six joueurs) demain et après-demain, au Stade Brancion, 199, rue de Paris, à Vanves. Les douze compétiteurs de la première journée sont : Club Français, C.A. de Vitry, C.A. de Paris, C.A. de Joinville, E.S. Saint-Maur, C.S. Garennois, Légion Saint-Michel, S.C. de Choisy-le-Roi, U.S. P.-L.-M., Lorette Sports et A.S. Amicale.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 9 juin 1916

Aucun changement sur les Bles, tenus dans la région de Paris vers 35.50 départ avec quelques affaires pour le Midi. Bles de Bretagne tenus 31.50 départ. Arrivages importants en farines américaines.

Alcool sans affaire. L'alcool importé est tenu 360 fr. l'hectol. à 90° Paris.

Dans les départements, où le sucre n'est pas taxé, le commerce n'est pas partout suffisamment approvisionné; il manque même dans certaines régions. A Paris, le consommateur étant prévenu qu'il y aura du sucre en suffisance pendant dix jours se demande s'il y en aura après cette date. Aussi, il y a foule toute la journée chez nos détaillants qui limitent la vente à 500 grammes de granulé par acheteurs au prix de 60 cent. le 1/2 kilo.

Pas d'affaires à la Bourse de commerce. New-York, disponible en baisse; centrifugé coté 6.20; livrable plus ferme.

La question des pommes de terre avait donné lieu à une interdiction d'exporter; elle vient d'être rapportée, et cette mesure est vivement critiquée. En présence des prix élevés de la viande et de tous les produits alimentaires, la pomme de terre offre le plus précieux succédané. Il serait, en conséquence, imprudent de laisser partir les quantités qui pourraient nous manquer plus tard. L'exportation ne peut, au surplus, que produire la hausse.

La vente en gros de la viande maintient des cours élevés. Le porc a atteint hier aux Halles le prix inconnu jusqu'ici : 374 fr. les 100 kilos.

Le vin a encore augmenté dans le Midi, ainsi que dans les entrepôts de Paris, où l'on traite à 80 fr. l'hectolitre. Au détail, le Parisien payera 5 cent. de plus le litre, soit 85 à 90 centimes.

Les fruits et primeurs sont assez abondants à des prix abordables. Beurre, fromages et œufs, prix bien tenus.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Par arrêtés des 20 avril 1915 et 12 mai 1916, le gouvernement de l'Afrique du Nord a réquisitionné tout le bétail algérien pour les besoins de l'armée, ce qui priverait Marseille de 400.000 moutons par année si cette mesure, qui a provoqué la hausse, recevait son entière exécution.

Le pain vient d'être taxé à Limoges. Le prix de vente a été fixé à 12 cent. 1/2 le kilo, pain de qualité moyenne, suffisamment cuit et fabriqué dans de bonnes conditions.

La Bourse de Paris

DU 9 JUIN 1916

Encore une excellente séance aujourd'hui tant au point de vue de la fermeté des cours, qu'à celui de l'activité des échanges, qui dans les circonstances actuelles et à la veille de trois jours de congé a été suffisante pour permettre aux réalisations qui se sont produites de n'exercer aucune influence déprimante sur la cote.

Parmi nos rentes, le 3 0/0 se retrouve à 63, le 4 0/0 à 64. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure s'inscrit à 188, l'Estampe à 187, le Crédit roumain à 187, le Mexicain à 187. Etablissements de crédit peu ou pas modifiés.

Toujours bonne tenue des Grands Chemins français assez activement traités. Lignes espagnoles très résistantes non loin de leur clôture de la veille.

Les Coprifères s'alourdissent quelque peu; la Rio à 1.765, le Balao à 870.

En banque, on recherche les industrielles russes.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2; Suisse, 119 1/2; Amsterdam, 247; Petrograd, 162 1/2; New-York, 501 1/2; Italie, 99 1/2; Barcelone, 601 1/2.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1016 kilos. Du jour : Cuivre Chili disp., 119 1/2; Cuivre liv. 3 mois, 124; Electrolitique, 141; Etain comptant, 187 1/2; Etain liv. 3 mois, 183 3/4; Plomb anglais, 33 1/2; Zinc comptant, 68; Argent, l'once 31 gr., 1035, 31 d. 5/8.

CREDIT LYONNAIS

Bilan au 30 avril 1916

Nota. — Les communications étant interrompues avec quelques-unes de nos agences, nous avons dû, en ce qui les concerne, faire état des écritures passées à la date de la dernière situation qui nous est parvenue.

ACTIF

Espèces en caisse et d'les banques. Fr.	721.516.339,09
Portefeuille et Bons de la Déf. Nation.	1.067.373.069,92
Avances sur garanties et Report.	230.800.389,81
Comptes courants.	350.612.411,86
Opérations de Change à Terme garanties.	13.365.000,00
Portef. titres (Act., Bons, Oblig., Rentes)	9.560.981,37
Comptes d'ordre et divers.	20.831.834,16
Immeubles.	35.000.000,00
Fr.	2.479.186.917,43

PASSIF

Dépôts et Bons à vue.	Fr. 673.468.134,99
Comptes courants.	1.137.113.986,87
Comptes exigibles après encaissement.	93.789.316,09
Opérations de Change à Terme garanties.	13.365.000,00
Acceptations.	18.251.693,19
Bons à échéance.	20.287.307,18
Comptes d'ordre et divers.	16.508.176,55
Dividende de l'Exercice 1915 (Solde).	8.750.000,00
Solde du compte « Profits et Pertes des Exercices antérieurs ».	22.652.042,56
Reserves diverses.	175.000.000,00
Capital entièrement versé.	250.000.000,00
Fr.	2.179.186.917,43

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux.	3 fr. 25
Par poste, recommandé.	4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux.	1 fr. 75
Par poste, recommandé.	2 fr. 30

DIVORCE

A FORFAIT avec FACILITES de PAIEMENT. France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (30 années). — Réhabilitation à l'usage de tous. VANSEUR 22, Rue de Bivoli des Facs la Tour St-Jacques. Consultation ou lettre 5 fr.

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

Mme Claude LEMAITRE

CHAPITRE XXI

— Ce n'est rien, Didier, le voyage sans doute... Je tâcherai de ne pas te vieillir quand tu seras guéri; j'ai blanchi, tu vois, je me teindrai.

— Ma rose de Provins s'effeuillant sur la tombe d'un soldat. Si Didier, c'est presque un sujet de pendule.

C'était là une dernière et tendre plaisanterie de ce grand railleur.

Un silence lourd de larmes contenues et de regrets inavoués plana entre les deux époux.

Didier déplorait peut-être, et amèrement, de n'avoir pas à réaliser l'idéal amour de Clotilde, dont la beauté déclinait; il avait cependant dédaigné sa femme quand elle était jeune et charmante.

Habiter Bland, jouer paisiblement avec elle de la petite aïe d'un hobereau provincial, quel rêve délicieux et irréalizable! Il n'avait plus que quelques instants à vivre et il le sentait.

— Fleur fanée, femme aimée, murmura-t-il avec douceur, me Clotilde.

Il jouait avec la main que sa femme lui abandonnait et qu'il tenait serrée sur sa poitrine. Il en caressait les doigts satinés, la paume tiède.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Provence

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15, Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

LITERIE

Matelas et tous objets de literie fabriqués en hâpo sont le meilleur marché. Envoi tarif et échantill. fco s' demande.

GOBINET, industriel, Gradignan (Gironde).



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la FORMATION, soit normalement, soit à l'époque du RETOUR D'ÂGE, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes; ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies; parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore tous ces inforts: c'est

L'ELIXIR de VIRGINIE NYRDAHL

unanimement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à: Produits NYRDAHL, 20, rue de la Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 160 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon: 4 fr. 50 franco. — Toutes pharmacies.

TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brochure franco.

NUMISOL 1/25. Détruit les germes et les parasites. — Paris, 11, Rue d'Angoulême.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

PATINS A ROULETTES JEU DE TENNIS COMPLETS TOILE

Tous articles sports 1/2 tarif.

ELIMS PIERRE

19, faubourg Montmartre, PARIS

25 fr.

APRÈS et ENTRE les REPAS

PASTILLES VICHY-ÉTAT

HYGIÈNE

de la Bouche et de l'Estomac

La Pochette 0,50 toutes Pharmacies

EXIGER MARQUE VICHY-ÉTAT

CHEMIN DE FER D'ORLÈANS

Mise en marche d'un train express entre Nantes et Le Croisic le 10 juin et entre Le Croisic et Nantes le 13 juin 1916. — Afin de faciliter le séjour aux plages nantaises, pendant les fêtes de la Pentecôte, la Compagnie d'Orléans a décidé de prolonger exceptionnellement, le samedi 10 juin, jusqu'au Croisic, le train express quittant Paris-Quai d'Orsay à 15 heures et arrivant à Nantes à 21 h. 19 de manière à permettre aux voyageurs d'arriver à Saint-Nazaire à 23 h. 39, à Pornichet à 23 h. 05, à la Baule-Escoubiac à 23 h. 12, au Pouldieu à 23 h. 20, à Batz à 23 h. 27 et au Croisic à 23 h. 34.

Pour le retour (mardi 13 juin), un express quittera Le Croisic à 3 h. 48, Batz à 3 h. 52, Le Pouldieu à 3 h. 59, La Baule-Escoubiac à 4 h. 06, Pornichet à 4 h. 13, Saint-Nazaire à 4 h. 41 pour arriver à Nantes à 5 h. 31.

Comme actuellement le départ de Nantes aura lieu à 6 h. 05 et l'arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 12 h. 10.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

Des billets d'aller et retour à prix réduits dits de Bains de Mer sont délivrés actuellement dans toutes les gares du réseau de l'Etat.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été sont les suivantes:

Sur l'ensemble du réseau, des billets de toutes classes valables pendant trente-trois jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de trente jours moyennant un supplément de 10 % par période.

Sur les lignes du sud-ouest, des billets à validité réduite: 1° Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête;

2° Billets valables seulement le dimanche ou un jour férié.

Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables suivant le cas trois jours, quatre jours ou dix jours.

pauvre mourant. Il passa l'anneau dans le doigt de sa fiancée.

Didier s'efforça encore de parler.

— Je vous les recommande toutes les...

— Deux, acheva Gaspard. Soyez tranquille.

Le lieutenant était contre le lit du blessé; il voulait cacher de son mieux à ses compagnes les affres d'une agonie. Il comprenait encore la pudeur courageuse de Didier, soucieux d'épargner un peu d'angoisse à celles qui l'aimaient.

— Appelez l'infirmière, le médecin, leur demanda-t-il.

Elles coururent dans la salle, tandis que Gaspard recueillait les derniers soupirs du mourant.

Lorsque les deux femmes revinrent, suivies sans doute de près par l'infirmière major, le lieutenant était debout, à la tête du lit.

— Tout est fini, dit-il en se tournant vers Mme Durand de Bland. Votre mari est mort; il a été vaillant jusqu'au bout.

Monette éclata en sanglots et elle s'approcha de Gaspard, cherchant auprès de lui refuge et protection contre le malheur.

Clotilde contemplait Didier; elle ferma les paupières décolorées sur le regard suprême et déposa un baiser sur le front à peine tiède, sous la jolie mèche de cheveux fins.

Son mari, qu'elle avait chéri jusque dans ses défauts, n'était plus!

— Il est mort en héros, pour la patrie, dit-elle d'une voix brisée, en s'agenouillant pour prier.

Clotilde, avant de s'abandonner à la douleur et aux larmes, eut cependant une pensée d'orgueil, mais elle la garda dans le secret de son cœur:

« J'avais bien choisi; il était digne de porter le nom des de Bland. »

FIN

Un service religieux à la mémoire de lord Kitchener



LORD BERTIE OF THAME

MR VESNITCH (1)
ET LE CLIGNATIEFF (2)

MR MATSUI (X)

AMIRAL DE JONQUIÈRES (X)
ET L'ATTACHÉ NAVAL ANGLAIS

Hier a été célébré, à Paris, dans l'église catholique anglaise de la rue Auguste-Vacquerie, un office solennel à la mémoire de lord Kitchener et de son état-major. Le chapelain a adressé un adieu ému au chef illustre que vient de perdre l'Angleterre et a associé à cette grande figure les officiers et les matelots morts à la bataille du Skager-Rak.

LE CAMION-BAZAR SUR LE FRONT



UN CAMION BAZAR



L'INSTALLATION DU CAMION



NOS POILUS FONT LEURS EMPLETTES

Un service des plus utiles a été organisé aux armées. C'est la renaissance, sous une forme plus pratique, de l'ancienne roulotte des cantinières. Mais, cette fois, il s'agit d'un camion automobile contenant tout ce dont peut avoir besoin le poilu, lorsqu'il va à ses cantonnements, et le lui vendant dans des conditions heureusement plus contrôlées que ne peuvent l'être les opérations souvent usurières des « mercantis » dont nos soldats ont été trop longtemps les victimes.